

COLLECTION DU SYMBOLISME

Le
PRINCE DE CE MONDE
et le
Péché Originel

PAR
A. SIOUVILLE

Avant-Propos et Introduction

PAR
OSWALD WIRTH



LE SYMBOLISME
16, rue Ernest-Renan, PARIS (XV^e)

1925

6

Collection du « SYMBOLISME »

Armand BÉDARRIDE

Le Travail sur la Pierre brute. 1925 4 fr.

COTE-DARLY

Alexandre Dumas Père et la Franc-Maçonnerie. 1925.
2 fr. 50

Albert LANTOINE

De la Bibliographie maçonnique, 1913 3 fr.

Du Symbole, Glose pour une revue maçonnique, 1913. 1 fr. 50

Hiram couronné d'épines (*à l'impression*) 30 fr.

Pierre ORLETZ

Le Symbolisme chez les anciens et les primitifs, 1924.
1 fr.

A. SIOUVILLE

Les vers d'or de Pythagore, 1913 3 fr.

Le Prince de ce Monde, 1925 5 fr.

Bernard WELLHOFF

Discours prononcé à la fête du Centenaire de la Loge Le Mont
Sinaï, le 27 mars 1922 1 fr.

Oswald WIRTH

Les Signes du Zodiaque, 1920 (*Epuisé*).

Le Poème d'Ishtar, Mythe babylonien interprété dans son Eso-
térisme, 1922 4 fr.

L'Idéal Initiatique, tel qu'il se dégage des Rites et des Sym-
boles, 1924 4 fr.

Collection du « SYMBOLISME »

Armand BÉDARRIDE

Le Travail sur la Pierre brute. 1925 4 fr.

COTE-DARLY

Alexandre Dumas Père et la Franc-Maçonnerie. 1925.
2 fr. 50

Albert LANTOINE

De la Bibliographie maçonnique, 1913 3 fr.

Du Symbole, Glose pour une revue maçonnique, 1913. 1 fr. 50

Hiram couronné d'épines (*à l'impression*) 30 fr.

Pierre ORLETZ

Le Symbolisme chez les anciens et les primitifs, 1924.
1 fr.

A. SIOUVILLE

Les vers d'or de Pythagore, 1913 3 fr.

Le Prince de ce Monde, 1925 5 fr.

Bernard WELLHOFF

Discours prononcé à la fête du Centenaire de la Loge Le Mont
Sinaï, le 27 mars 1922 1 fr.

Oswald WIRTH

Les Signes du Zodiaque, 1920 (*Epuisé*).

Le Poème d'Ishtar, Mythe babylonien interprété dans son Eso-
térisme, 1922 4 fr.

L'Idéal Initiatique, tel qu'il se dégage des Rites et des Sym-
boles, 1924 4 fr.



LE PRINCE DE CE MONDE

et le Péché Originel

Articles d'A. SIOUVILLE
parus dans le Symbolisme

Les Vers d'Or de Pythagore, texte grec et traduction annotée
(Août 1913).

Pythagore. Etude sur les **Vers d'Or** (Novembre 1913).

Deux Hymnes gnostiques.

Premier Hymne : L'Épithalame de Sophie.

Second Hymne : Le Chant de la Rédemption (Mai et Juin 1914).

L'Épître de Ptolémée à Flora (Novembre et Décembre 1922).

Le Gnosticisme (Février 1923).

Le Prince de ce Monde (Juillet à Décembre 1923).





COLLECTION DU SYMBOLISME

Le
PRINCE DE CE MONDE
et le
Péché Originel

PAR

A. SIOUVILLE

Avant-Propos et Introduction

PAR

OSWALD WIRTH



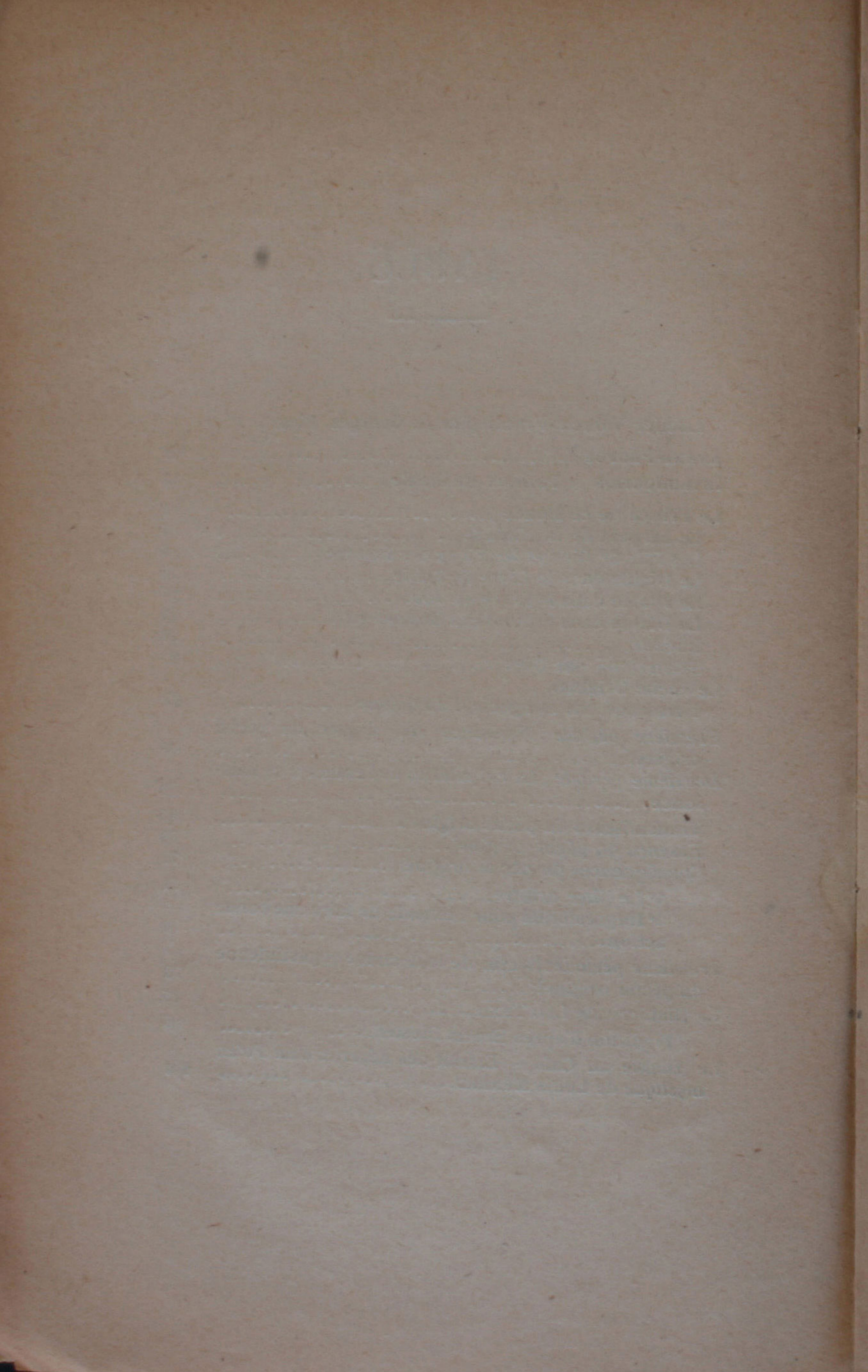
LE SYMBOLISME

16, rue Ernest-Renan, PARIS (XV^e)

1925

TABLE

Lucifer Vaincu. Frontispice de Georges Picard	
AVANT-PROPOS.....	VII
INTRODUCTION — Parlons du Diable !.....	IX
Le Prince de ce Monde.....	1
Le Serpent de la Genèse.....	5
Les Fils de Dieu et les Filles des hommes.....	6
Le Diable dans le Livre de Tobie.....	16
Le Diable dans le Livre de Job.....	17
Le Diable dans le Nouveau Testament.....	19
Lucifer.....	24
Satan dupé par Dieu.....	27
Le Péché Originel.	
Naissance, vie et agonie d'un dogme.....	37
<i>Première période</i> : Naissance du dogme du péché originel.....	38
<i>Deuxième période</i> : La culpabilité de l'enfant à sa naissance.....	52
Transmission du péché originel.....	65
Essence du péché originel.....	68
Conséquences du péché originel.....	71
1° Le libre arbitre.....	71
2° Impossibilité pour l'infidèle de faire une bonne action.....	78
<i>Troisième période</i> : Déclin de la doctrine augustinienne du péché originel.....	73
La Diablerie de Léo TAXIL.....	85
(Tradition d'après Ernest Diestel).....	86
Le Diable au Café — Extrait des <i>Rêveries d'un Païen mystique</i> de Louis MÉNARD.....	101



AVANT-PROPOS

La présente publication doit sa genèse à un opuscule allemand paru en 1922, sous le titre : *Der Teufel als Sinnbild des Bösen im Kirchenglauben, in den Hexenprozessen und als Bundesgenosse der Freimaurer* ⁽¹⁾.

L'auteur, Ernest Diestel, avocat rhénan distingué, a choisi comme sujet d'étude la croyance du diable, telle qu'elle se manifeste dans la foi catholique, dans les procès de sorcellerie, et de nos jours, dans les relations diaboliques attribuées aux Francs-Maçons.

Nous avons à rendre compte dans le *Symbolisme* de ce travail fort intéressant et très habilement rédigé. Vu sa compétence particulière en la question, notre collaborateur A. Siouville fut chargé de ce soin ; mais l'érudit en lui fut aussitôt tenté par le Diable, auquel il consacra un travail personnel, intitulé *le Prince de ce Monde*.

Une fois lancé dans les textes sacrés qui traitent de l'ennemi du genre humain, M. Siouville fut amené au *Péché originel*, dogme qui est la plus belle manifestation théologique de la croyance au Diable. Il rédigea sur la naissance, l'évolution et le déclin de ce dogme une savante étude, trop longue et trop spéciale pour être insérée dans les colonnes du *Symbolisme*. Il fut alors résolu de publier ce texte à la suite du *Prince de ce monde*, qui devait être tiré à part pour enrichir la *Collection du Symbolisme*.

Pour rendre hommage à l'auteur allemand, instigateur des recherches de M. Siouville, nous ne pou-

⁽¹⁾ A Berlin, chez Alfred Unger, dans la Collection des *Comenius-Schriften sur Geistesgeschichte*.

vions mieux faire que de traduire son chapitre sur *la Diablerie de Léo Taxil* qui met en évidence les insanités auxquelles peut conduire la croyance au Diable.

Il ne restait plus qu'à encadrer cet ensemble de quelques vues philosophiques adéquates. C'est alors que nous avons eu l'idée d'une introduction intitulée : *Parlons du Diable* et qu'en guise de conclusion nous nous sommes permis d'emprunter à Louis Ménard son *Diable au café*.

Le *Prince de ce Monde* nous semble ainsi présenté dignement.

Puissions-nous contribuer à faire apprécier le Diable à sa juste valeur. Ce n'est qu'un symbole, que l'infirmité humaine a tort d'objectiver en personnage réel sinistre ou bouffon. Mais à quelle conception raisonnable correspond, le symbole du Diable ? Qu'y a-t-il de symbolisé sous l'image grossière ? La réponse doit se chercher en nous, car le problème est essentiellement psychologique. Le Diable est la personnification de notre instinctivité. S'il règne sur le monde, c'est que celui-ci est bâti sur l'Instinct, que doit maîtriser la Raison unie au Sentiment. Nous naissons tributaires du Diable-Instinct, tyrannie dont nous délivre le Christ-Raison, au fur et à mesure que nous devenons capables de discernement rationnel ; puis, nous sommes définitivement délivrés du joug de Satan, quand la Vierge de la pure sentimentalité triomphe en notre âme.

L'enseignement traditionnel de la Sainte Eglise n'a rien d'absurde en soi, mais son ésotérisme n'est pas à la portée des *vulgum pecus* des fidèles.

Tâchons de nous initier, afin de rendre justice aux sages dont la pensée profonde n'a pu nous parvenir que sous le voile d'allégories et de symboles. Approfondissons et cherchons ce que symbolisent dieux, diables, anges, esprits, génies, etc... Il y a là matière à fécondes réflexions.

Oswald WIRTH

Juillet 1925

INTRODUCTION

PARLONS DU DIABLE !

Si nous craignons de dire des sottises, évitons de disserter sur Dieu et rabattons-nous sur le Diable, qui a l'avantage d'être beaucoup plus à notre portée. Nous le sentons confusément grouiller en nous, alors qu'une distance infinie nous sépare de l'Être des êtres, synthèse abstraite de toutes les perfections imaginables. Devant la majesté divine qui nous accable, nous restons muets ou balbutiants ; en essayant de nous exprimer à son sujet, nous risquons fort de blasphémer. Taisons-nous donc, car c'est assurément en cette matière que le silence est d'or.

Nous sommes plus à l'aise pour parler du Démon, qui paralyse d'autant moins l'imagination qu'on le dit pittoresque « en diable » et très intimement lié à la vie humaine. Il y joue même un si grand rôle, que nul n'échappe à l'emprise du *Prince de ce monde*.

L'église de Dieu, elle-même, n'est pas à l'abri de ses embûches, car il s'est insinué dans le cœur des serviteurs du Très-Haut, qui, reniant toute humilité chrétienne, ne rêvent que domination et infaillibilité, sans soupçonner qu'ils sacrifient au démon de l'orgueil, premier ministre dans le gouvernement septenaire du Malin.

Le pouvoir diabolique s'exerce, en effet, par l'organe de sept départements ministériels, chargés de

traiter chacun les affaires relatives à l'un des péchés capitaux. L'Enfer possède ainsi une administration modèle, exempte de paperasserie et que pourraient lui envier toutes les nations civilisées, le Vatican et et même le Ciel, car la cour céleste n'a rien d'exemplaire au point de vue administratif. Le favoritisme et les recommandations y jouent un rôle scandaleux ; c'est ce qui explique la révolte survenue jadis en raison des abus dont les pures émanations de Dieu eurent à se plaindre. Lucifer aurait-il pu entraîner tant d'autres anges à sa suite, si tout avait été pour le mieux dans le royaume éthéré ? On ne s'insurge pas collectivement sans motif plausible. Mais comment se fait-il que rien d'analogue ne se soit produit parmi les diables ? Leur loyalisme à l'égard de Satan donne à supposer que celui-ci tient splendidement en mains ses subordonnés. Chacun accomplit sa fonction avec zèle, sans attendre de récompense, car, que pourrait leur promettre le Diable ? Comme chef, Satan est décidément très fort et les démons sont des anges déchus en qui le Ciel a fait une perte irréparable ! Mais rien ne s'accomplit contrairement à la volonté de Dieu, aussi la chute devait-elle être prévue en tant que nécessité providentielle.

Ce qui est incontestable, c'est l'utilité de l'administration diabolique, car il y aurait stagnation immédiate des affaires humaines, si une seule de ses sections cessait de fonctionner.

Se figure-t-on le résultat d'une grève générale des démons de la luxure ? Les textes cunéiformes nous apprennent ce qui advint lorsqu'*Ishtar*, la dispensatrice des voluptés, fut retenue dans les ténèbres de l'Aralou ⁽¹⁾. Du coup, le taureau ignora la vache, le baudet dédaigna l'ânesse et le maître s'endormit à l'écart de la servante, qui sommeilla seule de son

⁽¹⁾ Voir le *Poème d'Ishtar* dans la *Collection du Symbolisme*.

côté. Plus de reproduction ! Ce fut une calamité dont les dieux s'émurent, le dépeuplement de la terre devant priver le ciel d'adorateurs. Devant cette perspective, le dieu de la Sagesse suprême fit délivrer Ishtar, qui rendit les vivants aux joies de la procréation.

Cette expérience est probante quant à la *luxure* : mais les autres péchés capitaux ne lui sont pas inférieurs en importance humaine. *L'avarice* excite au travail volontaire et acharné qui préserve les peuples de la misère et de la famine. Mal nourrie, la race dépérirait sans la *gourmandise*. Le surmenage nous userait prématurément sans la *paresse*, source bénie de rêve et de poésie. Si la *colère* ne nous emportait pas contre l'injustice, nous nous laisserions trop facilement tondre comme de douce brebis bêlantes. Et que s'accomplirait-il de grand et de noble sans le stimulant de *l'orgueil* ? *L'envie* elle-même, si vile qu'elle soit, s'oppose aux abus des riches et des puissants.

Donc rien n'est mal en soi, et lorsqu'Elohim, en contemplant la création toute neuve, *vit que cela était bon*, c'est qu'il en était réellement ainsi, même à l'égard du Serpent « le plus fin de tous les animaux des champs que l'Eternel avait faits » (1).

Ici se pose le problème du mal, que les théologiens n'ont pas su résoudre, faute de logique dans leur conception de l'Unité-Cause. N'osant faire endosser au Créateur toutes ses responsabilités, ils se heurtent à la création de Lucifer et à celle du Serpent, comme si leur Dieu, qui sait tout, n'avait pas su ce qu'il faisait en créant l'un avec des instincts de révolte et en douant l'autre de la subtilité nécessaire au futur tentateur. Il semble pourtant que la Providence ne saurait être en défaut et que le Diable lui-même ne peut avoir été créé que dans une excellente intention.

(1) Genèse, chap. III, 1

Laquelle ? Dieu, qui n'est pas un utopiste, n'a pas dû se faire d'illusions sur la faiblesse humaine : aussi, pour mener des créatures issues de l'animalité, n'a-t-il pas eu la candeur de tabler prématurément sur les vertus généreuses, fragiles, exceptionnelles et longues à développer. Plus judicieux que nos sociologues empiriques, acharnés à équilibrer sur sa pointe la pyramide humanitaire, le souverain régulateur n'a voulu compter tout d'abord qu'avec les instincts propulseurs innés, grâce auxquels il nous fait manoeuvrer par un sous-dieu, jadis nommé *Pan*, que les modernes ont noirci, pour lui assigner un rôle en contradiction avec l'absolutisme divin.

Il est temps de rétablir les faits. Dans la divine comédie, tous les acteurs sont aux ordres du *Grand Impresario*. Si Satan y assume le rôle le plus ingrat, il n'en a que plus de mérite. Il est pour les spectateurs le traître honni de la pièce, mais il tient son emploi à la satisfaction de l'auteur. N'est-il point le fidèle chien de berger, qui aboie et ne mord que pour faire marcher le stupide troupeau humain ?

En nous élevant au dessus de la cohue grégaire pour voir les choses d'un peu plus haut, nous constatons que le Diable est un honnête fonctionnaire, chargé sur terre de la police divine. Les mystiques, qui en font le rival insoumis de leur Dieu, réduisent celui-ci à n'être plus qu'un piètre sire. Ils blasphèment d'ailleurs en maudissant la vie terrestre comme s'ils la devaient à Satan. Dans leur abomination de toute matérialité, ils en arrivent à friser le Satanisme.

La vraie piété rend de toutes choses hommage à Dieu et ne tremble pas devant le Malin. Aux yeux des Sages, le mal n'est que relatif, et, dès qu'ils le rencontrent, ils s'appliquent à le transmuier en bien. En tout défaut, le disciple d'Hermès distingue la matière première d'une qualité. Soumis aux opé-

rations du Grand Œuvre, le plomb brut de l'instinctivité donnera naissance à l'or pur de l'Enfant philosophique. Sublimons, distillons, rectifions, et nous dégagerons du diabolisme l'essence divine foncière de la nature humaine. Le Diable n'est que le soufre impur qui brûle en nous pour se traduire en énergie motrice. Tout l'art de l'adepte réside dans le gouvernement de son feu intérieur, qui est l'indispensable agent du travail transmutatoire.

Que serions-nous sans la flamme infernale, principe de notre puissance d'action ? De suaves esprits célestes, béatement vaporisés dans l'Empyrée, mais non des *Hommes* capables de mettre la main à la pâte et de travailler matériellement à la construction du monde !

Or, être *Homme* est plus glorieux encore que d'être simplement *Français*, ce qui est déjà fort beau. Quand on nous dit *Enfant de Dieu*, on ne nous trompe en aucune façon. Mais notre Père céleste n'a jamais eu l'intention de nous maintenir perpétuellement en tutelle : il a prévu notre majorité, comme le prouve l'arbre au fruit défendu, qu'il prit soin de planter au milieu de l'Eden. Nous devions éviter de toucher à ce fruit avant d'être en état d'y goûter sans danger. Mais nous, n'étions pas destinés à être indéfiniment bercés dans la fainéantise paradisiaque de notre première enfance. Aux approches de notre âge de raison, Dieu, dans sa sollicitude paternelle, suscita le Serpent tentateur qui connaissait son office. Se chargeant de notre éducation, cette bête intelligente nous fit prendre conscience de notre dignité humaine, en nous inspirant le désir d'agir par nous-mêmes, selon notre propre discernement.

L'instruction reçue nous fit comprendre que nous n'étions plus à notre place dans le jardin où

s'étaient écoulées nos années d'innocence. Capables de subvenir à nos besoins, nous eûmes l'ambition de nous lancer dans la vie, afin de nous y démener à nos risques et périls. Dieu n'essaya pas de nous retenir, car c'est en vue du travail qu'il nous avait créés.

Loin de nous châtier en nous astreignant à travailler, le Créateur nous a honorés en nous confiant la mission d'achever son œuvre sur notre planète. En nous appelant à nous associer, dans notre humble sphère, à sa grande entreprise de construction universelle, il nous a fourni le moyen de nous diviniser, conformément à la promesse, aucunement fallacieuse, faite par le Serpent à notre excellente mère Eve.

Plus affinée que son époux, elle se laissa tenter pour notre plus grand bien. Nous lui devons de nous être élevés au dessus de l'animal, grâce à la curiosité du savoir qui découle de l'intuition féminine ; aussi l'Initiation a-t-elle toujours honoré la Femme comme la grande initiatrice, en révérançant Isis ou quelque autre mystérieuse déesse.

Eve, l'ingénieuse émancipatrice, ne manque pas, hélas, de fils assez bornés pour lui reprocher leur prétendu malheur ! Bien qu'adultes, il gémissent de ne plus être dorlotés comme des nourrissons. Quel supplice pour eux de peiner et d'assurer leur existence à la sainte sueur de leur front ! Sont-ils dignes de la vie, ces faibles qui n'ont pas le courage de la conquérir ? Ils se sont trompés en descendant parmi nous ; qu'ils se hâtent donc de retourner à la non-existence, en fusant vers un ciel où ils n'auront pas à se tuer de fatigue !

Quant à nous, si nous voulons mériter de vivre, soyons reconnaissants de la vie qui nous est donnée ; acceptons-la joyeusement, en montrant que nous

avons du nerf et du cœur. Aimons le travail redempteur. Prenons avec vaillance l'existence telle qu'elle s'offre à nous, sans regimber contre ses inéluctables amertumes. Quand le calice nous est présenté, saisissons-le avec fermeté, décidés à le vider d'un trait jusqu'à la lie. Le breuvage qu'il contient est un philtre magique, générateur d'une indomptable énergie.

Mais la coupe fatidique ne nous serait-elle point tendue par Satan ou l'un de ses suppôts ? Le soupçon est à l'honneur du Diable, car, si c'est lui qui octroie la vie, Dieu en serait réduit à nous la prendre. Etrange conception où peut conduire un dualisme inconsidéré !

Gardons-nous des pièges d'une métaphysique mal inspirée. Dans la réalité, *l'Adversaire* n'est que la figuration mythique de toute résistance à vaincre. Le Maçon rencontre le Diable dans la pierre qui est dure à tailler ; mais cette pierre lui est précieuse et il apprécie sa valeur d'après la résistance qu'elle lui oppose. Le Diable n'entre d'ailleurs en lutte avec l'homme fort que pour être vaincu : il ne nous résiste que pour nous astreindre à déployer toute notre force. Ses intentions ne sont pas plus perverses que celles du F. : Terrible, qui fait subir les épreuves initiatiques. La perte de nos âmes ! En quoi intéresserait-elle un esprit aussi subtil que le Malin ? Ne le calomnions pas en nous le figurant stupide, comme l'ignoble Rotisseur éternel, qui serait la honte du Dieu responsable de sa création.

Et l'enfer, où le localiserions-nous, si ce n'est en nous-mêmes ? Le feu infernal brûle au centre de toute individualité, mais c'est un feu sacré, sans lequel il n'y aurait ni vie agissante, ni travail fécond. Soyons maîtres de notre feu intérieur, et l'ardeur diabolique nous servira, car le Diable se soumet de

bonne grâce au sage qui a droit de lui commander,

Il ne s'agit pas ici de formules magiques, mais d'une libération effective du joug des péchés capitaux. Tant que nous donnons prise à l'un d'eux, nous restons esclaves du Diable, et, tant que nous lui obéissons, il se moque de nos ordres à juste titre. Nous ne dominons que ce qui n'a pas le pouvoir de nous dominer. Sachons donc résister aux forces que nous voulons dompter : *si tu ne te laisses pas mener, tu mèneras !*

Le *diabolique*, c'est tout ce qui demande à être soumis. Le chaos s'offre à nous pour être coordonné : ses énergies titaniques ont l'ambition de nous servir. Quand, grâce à nous, chacune aura trouvé son emploi, nulle ne sera plus nuisible : en rentrant dans l'harmonie, tout redeviendra bon, comme au sortir des mains créatrices. Le Grand Œuvre humain vise à ce résultat qu'escompte le Diable, digne magister, qui ne fouette sa classe qu'en vue de la conduire au succès. Celui-ci obtenu, le vieux Malin s'esclaffera de rire en s'écriant : Voilà, mes enfants, où je voulais en venir !

Ce sera le dernier mot de la pièce ; puis, le rideau tombé, les acteurs seront rappelés pour se faire applaudir, et Satan, ce prestigieux comparse du Très-Haut, récoltera son juste tribut d'admiration. — Quel autre dénouement le Grand Dramaturge de l'Univers pourrait-il concevoir dans son infinie bonté ?

O. W.

LE PRINCE DE CE MONDE

La croyance la plus profondément enracinée chez toutes les nations et dans toutes les religions, c'est la foi aux bons et aux mauvais esprits, surtout aux mauvais. Il n'y en a pas de plus ancienne ni de plus universelle : elle est à la base même de l'évolution religieuse de l'humanité. L'homme n'a commencé d'être religieux que le jour où, imaginant autour de lui des forces intelligentes, ordinairement invisibles, capables de lui faire du bien ou du mal, il a cherché les moyens de se les rendre favorables. Ces êtres mystérieux, qui pénètrent l'homme de leurs influences, étaient appelés en grec des *démons*, mot qui signifie simplement *esprits* ou *génies*. Il y en avait de bons et de mauvais, ou plutôt les mêmes démons étaient tantôt bienfaisants, tantôt malfaisants suivant l'humeur du moment, et voilà pourquoi il importait tant de les entretenir en joyeuses dispositions par des offrandes et des sacrifices. Les grands dieux eux-mêmes, comme Zeus et Apollon, n'étaient que des démons, sans doute d'un ordre plus élevé, mais d'un caractère tout aussi capricieux. Bref, dans le polythéisme gréco-romain, les êtres surnaturels n'étaient ni essentiellement bons, ni essentiellement mauvais : leur attitude vis-à-vis des hommes était affaire d'occasion.

Entre cette croyance aux démons ou esprits tantôt bons, tantôt mauvais, et la croyance au *diable*,

constamment et essentiellement mauvais, il y a presque un abîme. La première est commune à toutes les religions primitives, peut-être sans exception ; la seconde est particulière à un groupe de religions ayant leur berceau dans l'Asie occidentale ; son point de départ, c'est la religion de Zoroastre ; sa base, le dualisme perse, d'après lequel il existe deux principes, deux dieux pourrait-on dire, le dieu bon, Ormuzd, et le dieu mauvais, Ahriman, entourés chacun d'une armée d'esprits semblables à eux. Le nom seul de *diable*, traduction littérale de l'hébreu *Satan*, fait bien ressortir la différence des deux conceptions : tandis que *démon* signifie simplement *génie, esprit, diable* veut dire *accusateur, calomniateur, adversaire*.

Partie de la Perse, peut-être en même temps de l'Inde, où Mara joue dans le bouddhisme un rôle analogue à celui d'Ahriman dans le mazdéisme, la croyance à Satan, au diable, au grand adversaire de Dieu et des hommes, s'infiltra dans le judaïsme, et, par celui-ci, dans le christianisme. Plus tard, elle s'installa dans le manichéisme et l'islamisme. Le mot *démon* lui-même prit un sens péjoratif et devint peu à peu synonyme de *diable*. Aujourd'hui, dans le langage courant, démons et diables, c'est la même chose. Seulement, quand on dit *le diable*, au singulier, on désigne souvent par là Lucifer, le chef suprême des esprits mauvais, celui sous les ordres duquel est rangée toute l'armée du mal.

Dans cette étude, il ne sera pas question des esprits ou démons, occasionnellement bons ou mauvais, des religions primitives, mais seulement des démons ou diables, essentiellement mauvais, du judéo-christianisme et des religions qui en dépendent.

Les premiers Chrétiens qualifiaient le diable de

Prince de ce monde. Il a été le cauchemar du Moyen Age tout entier. Aujourd'hui même, le prestige qu'il exerce sur les esprits ne semble pas avoir sensiblement diminué, si l'on en juge par le prodigieux succès qu'a obtenu, il y a quelque vingt-cinq ans, non seulement auprès des masses ignorantes, mais encore et surtout auprès des évêques et du pape, l'incroyable et monstrueuse mystification montée par Léo Taxil et le Dr Bataille sous ce titre : *Le Diable au XIX^e siècle.* Léon XIII, auquel on a fait la réputation d'un pape éclairé, était obsédé de la pensée du diable ; il le voyait partout, principalement dans la Franc-Maçonnerie, et faisait faire, dit-on, de fréquents exorcismes pour le chasser. C'est par son ordre que les prêtres doivent réciter tous les jours, à la fin de la messe, cette prière supplémentaire qu'il a lui-même composée : « Saint Michel archange, reléguez en enfer, par la puissance divine, ces esprits mauvais qui errent par le monde pour la perte des âmes. »

La croyance au diable n'est donc pas en décadence : au contraire. De tous les articles de la foi chrétienne, il n'y en a peut-être pas de mieux conservé ni de plus vivace, au moins chez les catholiques. De nos jours encore, comme dans la primitive Eglise et au Moyen Age, le diable est pour beaucoup de gens *le Prince de ce monde.*

Il ne sera donc pas sans intérêt d'étudier l'origine de cette croyance et ses développements successifs dans la tradition juive et chrétienne. Mais, comme il y a peu d'articles sur lesquels la doctrine ait plus profondément varié, il convient de se faire préalablement une idée nette de l'enseignement *actuel* de l'Eglise. La connaissance du point d'arrivée permettra de mieux apprécier la distance du point de départ et les différentes étapes de cette curieuse

évolution. Voici donc ce que l'Eglise enseigne aujourd'hui sur les anges et les démons.

Les anges, bons ou mauvais, sont tous de *purs esprits*, c'est-à-dire des êtres essentiellement immatériels qui ne sont pas, comme notre âme, destinés à animer des corps. Ils ne sont pas tous égaux ; aussi les classe-t-on ordinairement en neuf *chœurs*, répartis entre trois *hiérarchies*. La première hiérarchie, la plus élevée, comprend les Séraphins, les Chérubins et les Trônes ; la seconde, les Dominations, les Vertus, les Puissances ; la troisième, les Principautés, les Archanges et les Anges.

Dieu n'a créé aucun esprit mauvais. Au sortir des mains de Dieu, tous les anges étaient bons, mais libres. Soumis à une épreuve, sur la nature de laquelle l'Eglise ne s'est pas nettement prononcée, les uns ont succombé, les autres ont persévéré dans le bien et sont restés fidèles à Dieu. L'issue de cette épreuve a fixé irrévocablement leur destin : les bons anges, à partir de ce moment, sont devenus impeccables et bienheureux ; les mauvais anges, ou démons, n'ont pu et ne pourront jamais obtenir le pardon de leur crime ; ils sont, sans rémission possible, éternellement voués au mal et à l'enfer. Mais le péché ne leur a pas fait perdre leur nature primitive ; ils conservent toutes leurs facultés originales, absolument comme un homme, en devenant méchant, ne perd ni la pénétration de son intelligence ni la force de sa volonté. Entre les bons et les mauvais anges, il n'y a donc pas de différence de nature, mais seulement de moralité et de destinée.

Les bons et les mauvais anges, en nombre incalculable, sont répandus partout dans l'univers, les uns pour promouvoir le règne de Dieu, les autres pour tâcher de le détruire. Ce n'est qu'à la fin du

monde, après le jugement dernier, que les démons seront définitivement relégués dans l'enfer.

Tel est, aujourd'hui, l'enseignement commun de l'Eglise catholique. Il ne faut jamais le perdre de vue, si l'on veut se rendre compte du chemin parcouru depuis les origines jusqu'à nos jours. Ce chemin, on le verra, est fort long et plein de détours.

LE SERPENT DE LA GENÈSE

(Genèse III)

Le diable fait son apparition dans la Bible dès le début, au troisième chapitre de la Genèse, au lendemain même de la création de l'homme, dans l'histoire de la tentation et de la chute, dont il est le principal auteur. Et certes il ne pouvait faire une entrée en scène plus éclatante, puisqu'il joue le premier rôle dans ce grand drame d'où sort la transformation, même physique, du monde créé. Ni dans l'Ancien Testament, ni dans le Nouveau nous ne retrouverons sur son compte un passage d'une importance aussi décisive.

Seulement prenons garde ! Est-ce bien du diable qu'il s'agit dans ce fameux récit ?

Le Pentateuque, comme on sait, est une mosaïque de récits très anciens et d'origine très diverse, qui ont été cousus ensemble, souvent sans beaucoup de suite ni de logique, et attribués en bloc à Moïse. L'auteur primitif du morceau qui forme aujourd'hui le troisième chapitre de la Genèse a voulu expliquer à sa manière, d'une façon plus ou moins allégorique, l'origine du mal sur la terre et dans l'humanité, mais il ne semble pas avoir pensé le moins du

monde à un esprit mauvais se déguisant en serpent pour tromper la femme. Le serpent auquel il prête le rôle de tentateur est assurément très supérieur au misérable serpent actuel, c'est le serpent tel qu'il existait avant que la malédiction de Dieu l'eût frappé, avant qu'il eût été condamné à se nourrir de terre et à ramper sur le ventre, mais c'est tout de même un serpent réel, un animal ordinaire. Un écrivain qui croyait que Dieu se promenait à la fraîche dans les jardins du Paradis et hélait Adam et Ève cachés dans les bosquets, pouvait parfaitement croire que le séducteur d'Ève avait été un serpent, plus parfait sans doute que les serpents maudits d'aujourd'hui, mais pourtant naturel.

Lisons attentivement le texte même de la Genèse.

« Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs qu'avait faits Iahvé-Élohim. Il dit à la femme : « Élohim vous a donc interdit de manger des arbres du jardin ? — Nous pouvons manger, lui répondit la femme, des fruits qui pendent aux arbres du jardin ; mais pour ceux de l'arbre qui est au milieu, Élohim nous a dit : « N'en mangez pas et n'y touchez pas, de peur de mourir. — Vous ne mourrez pas, reprit le serpent ; mais Élohim sait bien qu'au jour que vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des Élohim, sachant le bien et le mal ».

« La femme, voyant que l'arbre était bon à manger, qu'il était charmant aux yeux et désirable pour obtenir la sagesse, prit du fruit, en goûta, et en présenta aussi à son époux, qui en mangea. Aussitôt s'ouvrirent leurs yeux, et ils virent qu'ils étaient nus. Alors, ajustant ensemble des feuilles de figuier, ils s'en firent une ceinture.

« Ils entendirent le bruit d'Iahvé-Élohim qui se promenait dans le jardin, à la brise du jour.

L'homme et sa femme se cachèrent d'Iahvé-Élohim au milieu des bosquets du jardin.

« Mais Iahvé-Élohim, appelant l'homme, lui cria : « Où es-tu ? — J'ai entendu, dit-il, ton bruit dans le jardin ; mais j'ai eu honte de ce que j'étais nu, et me suis caché. — Qui t'a donc appris que tu étais nu ? Est-ce que tu aurais mangé de l'arbre dont je t'avais interdit de goûter ? — La femme que tu m'as donnée comme compagne, reprit l'homme, m'a présenté de l'arbre, et j'en ai mangé. — Pourquoi as-tu fait cela ? dit à la femme Iahvé-Élohim. — Le serpent m'a trompée, répondit-elle, et j'ai mangé. — Parce que tu as agi ainsi, dit au serpent Iahvé-Élohim, sois maudit par-dessus toutes les bêtes et tous les animaux des champs ; tu marcheras sur ton ventre et mangeras la poussière tous les jours de ta vie. Je mettrai la haine entre toi et la femme, entre ta descendance et la sienne ; ses enfants te briseront la tête, et tu leur briseras le talon ».

Après cette malédiction, dont l'effet est de changer la nature primitive du serpent et de transformer en un vil reptile cet animal si noble jusque-là, viennent celles que Iahvé lance successivement contre la femme, contre l'homme, contre la nature entière.

Dans ce naïf récit, y a-t-il rien qui rappelle, même de loin, un esprit du mal, un ange déchu, se dissimulant sous la forme empruntée du serpent ? Evidemment nous avons affaire ici à un vieux mythe sémitique, dans lequel l'animal qu'est le serpent joue très naturellement un rôle.

Chose étrange ! le judaïsme semble s'être contenté pendant longtemps de ce récit simpliste. On ne trouve pas, dans tout l'Ancien Testament, un seul texte montrant le diable à l'œuvre derrière le serpent. Il faut arriver aux environs de l'ère chrétienne

pour découvrir enfin un passage où le diable est nettement substitué au serpent dans la scène de la tentation. « Dieu a créé l'homme immortel, l'ayant fait une image de sa propre nature ; mais, *par la jalousie du diable*, la mort est entrée dans le monde ». Ces paroles sont tirées de la *Sagesse*, dite de *Salomon*, Ch. II, v. 23-24. Mais il faut remarquer que ce livre juif, d'origine *alexandrine*, est presque contemporain de Jésus-Christ : il date d'un temps et provient d'un pays où la naïveté n'était plus de mise et où l'on ne pouvait vraiment plus expliquer l'origine du mal par l'intervention d'un serpent naturel.

On peut donc dire que le diable *n'est pas* dans le troisième chapitre de la Genèse, mais qu'on l'y a mis artificiellement, par voie d'interprétation. D'ailleurs cette identification devait fatalement arriver, et, une fois faite, elle a eu la plus prodigieuse fortune. Désormais le diable et le serpent seront constamment associés : *l'antique serpent*, *le grand dragon* seront des termes courants pour désigner l'Adversaire de Dieu. Dans les arts, aux temps chrétiens, aussi bien à l'époque moderne qu'au Moyen Age, le serpent sera l'inévitable emblème du démon. Mais c'est surtout dans le dogme et la théologie que la figure du diable va prendre du relief par son assimilation au serpent tentateur : c'est maintenant l'ange rebelle qui est à l'origine du mal sur la terre, c'est sa pernicieuse activité qui, en causant la chute de l'homme, a totalement bouleversé le plan primitif du Créateur, changé les conditions de la nature physique elle-même, et rendu nécessaire la nouvelle intervention de Dieu dans l'Incarnation et la Rédemption.

Pour en revenir au serpent de la Genèse, il est sans doute apparenté aux reptiles monstrueux qui tiennent un rôle plus ou moins analogue dans les épopées babyloniennes. Mais l'on ne voit pas bien

quel rapport il peut avoir avec le *serpent d'airain* dont la vue guérit les Israélites mordus par des reptiles venimeux (*Nombres*, XXI, 9), ni avec le serpent enroulé autour du bâton d'Esculape, le Dieu de la médecine.

LES FILS DE DIEU ET LES FILLES DES HOMMES

La deuxième apparition du diable dans la Bible ne se fait pas longtemps attendre : elle a lieu dès le chapitre VI de la Genèse, 1-6. Elle est loin d'être aussi brillante que la première, surtout elle est beaucoup moins honorable, mais elle n'a guère été moins féconde en résultats, comme nous l'allons voir. Voici le texte : « Les hommes ayant commencé de multiplier sur la face de la terre et engendré des filles, *les fils d'Elohim* virent que *les filles de l'homme* étaient exquisés, et en choisirent parmi le nombre pour les épouser... En ce temps-là, les Néphilités étaient sur la terre ; — et même encore après que *les fils d'Elohim* se furent approchés des *filles de l'homme* et qu'ils eurent engendré. Ce sont les Guibborim d'autrefois, hommes de renom ».

Ce passage, comme tant d'autres de la Genèse, semble composé de morceaux disparates, arbitrairement rapprochés. Le sens n'est pas clair. Qu'est-ce que ces *filles d'Elohim*, ces fils des dieux ou de Dieu, et les *filles de l'homme* ? Qu'est-ce que ces Néphilités et ces Guibborim, que la Vulgate traduit par géants ?

Quel qu'ait été le sens primitif, à peu près impénétrable pour nous dans l'état actuel du texte hébreu, il fut entendu, déjà dans le judaïsme, que les fils de

Dieu étaient les anges, les filles de l'homme les femmes de la terre, les Néphilites et les Guibborim des géants. Il se bâtit, autour de ces obscurs versets, tout un grand roman, à la fois céleste et terrestre, et ce roman prit corps dans un livre singulier par lui-même, plus singulier encore par l'extraordinaire fortune qui lui fut faite dans les premiers temps du christianisme, le *livre d'Hénoch*. Cet ouvrage, composé dans le siècle qui précéda l'ère chrétienne, se donne hardiment pour l'œuvre d'Hénoch, le septième des patriarches *antédiluviens*, l'arrière grand-père de Noé. Comme on le voit, l'auteur n'y va pas de main morte, et, en fait d'antiquité, il met son œuvre absolument hors de pair. La plupart des Pères de l'Eglise ont cru à cette fable ; Tertullien, en particulier, se donne beaucoup de peine pour nous prouver que ce livre, qu'il considère comme inspiré, a parfaitement pu échapper au déluge, grâce à la sollicitude de Noé (*Traité du Vêtement des femmes*). Le hasard a voulu que le livre d'Hénoch ait été cité avec honneur dans l'un des écrits canoniques du Nouveau Testament, dans l'Épître de Jude (14-15). Ce fait a été pour lui d'une extraordinaire importance : car, bien qu'il ait été finalement exclu du canon, il n'en a pas moins joui, pendant quatre ou cinq siècles, d'une autorité tout à fait exceptionnelle. « Le seul témoignage de l'apôtre Saint Jude, écrit Tertullien, doit toujours vous inspirer beaucoup de respect pour cet ouvrage » (*Du Vêtement des femmes*). Même ceux des Pères de l'Eglise qui le rangent résolument parmi les apocryphes, comme saint Augustin, ne laissent pas de le traiter avec de grands égards et sont visiblement fort embarrassés de la citation de Jude : « Nous ne pouvons nier, confesse Augustin, que cet Hénoch, le septième après Adam, n'ait écrit certaines choses par inspira-

tion divine, puisque l'apôtre Jude le déclare dans son épître canonique » (*Cité de Dieu*, l. XV, Ch. XXIII).

Voici donc le roman brodé par l'auteur inconnu du livre d'Hénoch.

Du temps même d'Hénoch ou plutôt de son père Jared, un ange du nom de Semjasa s'éprit de la beauté des filles de la terre et résolut de prendre l'une d'elles pour épouse. Il confia secrètement son projet à d'autres anges, qui entrèrent dans ses vues et voulurent participer, eux aussi, à son expédition. Ils étaient deux cents en tout. Quittant le ciel, ils descendirent sur le sommet de l'Hermon, où ils s'engagèrent, par d'horribles serments, à rester étroitement unis dans cette audacieuse entreprise et à la pousser jusqu'au bout. Ils firent leur choix parmi les filles des hommes et chacun d'eux s'en adjugea une. Ils commencèrent à fréquenter leurs nouvelles compagnes et à avoir commerce avec elles, leur apprenant entre temps la magie, les formules d'incantation et toutes sortes de recettes médicales et pharmaceutiques. Une fois enceintes, ces épouses des anges donnèrent le jour à des enfants qui devinrent bientôt des géants hauts de trois mille coudées. Naturellement ces nouveau-nés avaient un appétit en rapport avec leur taille : ils consommèrent en peu de temps tout le fruit du travail des hommes, et, quand ceux-ci n'eurent plus rien à leur mettre sous la dent, les géants se tournèrent contre eux et les dévorèrent. A leur tour, les hommes affamés se jetèrent sur les oiseaux, les quadrupèdes, les reptiles, les poissons, pour manger leur chair et boire leur sang ; ils en vinrent même à se repaître de chair humaine. Alors, du sein de cette épouvantable confusion, la nature entière poussa vers le ciel un cri de douleur, et Dieu, pour nettoyer la terre de

toutes ces abominations, déchafna sur elle les eaux du déluge.

Comme bien l'on pense, les Anges, après une telle équipée, ne pouvaient plus décemment se présenter à la porte du ciel. Ils en restèrent exclus pour toujours. D'anges ils étaient devenus des démons.

Voilà ce que l'imagination féconde d'un écrivain, faisant sans doute écho à une longue tradition populaire, a su tirer de l'obscur passage du sixième chapitre de la Genèse. Ici, l'origine des démons est très nette : ce sont des anges que la luxure a poussés à désertier le ciel.

Les écrivains chrétiens des premiers siècles, à l'exception d'Origène et de ses disciples, adoptèrent, dans son ensemble, cette théorie de l'origine des démons ; tout au plus lui firent-ils parfois subir, pour les besoins de la cause, quelques modifications de détail. Elle fut surtout chère à saint Justin et à Tertullien, qui en font presque la base de leur apologétique et reviennent avec complaisance sur ce sujet scabreux. Déjà saint Paul avait subi l'influence de cette doctrine bizarre : les anges, même ceux d'aujourd'hui, ne lui inspirent qu'une médiocre confiance ; s'il recommande aux femmes de ne jamais paraître dans l'église que *voilées*, c'est, dit-il, à cause des anges, qui pourraient encore être tentés, comme ils le furent au temps d'Iared (I, Cor., XI, 10).

Saint Justin écrivait vers 150 :

« Jadis des démons mauvais, apparaissant sur la terre, séduisirent les femmes, corrompirent les enfants, et, par la terreur qu'ils inspirèrent aux hommes, se firent adorer comme des dieux » (I^e Apologie, V, 2).

« Dieu a créé l'univers entier et a soumis à l'homme tout ce qui est sur la terre... Le soin de veiller sur les hommes et sur les créatures qui sont

sous le ciel, il l'a confié à des anges, qu'il a mis à leur tête. Mais les anges, violant cet ordre, succombèrent à la tentation de s'unir à des femmes et engendrèrent des enfants, qui sont ceux que nous appelons les démons. Et ils se sont asservi le genre humain par la magie et la crainte » (II^e Apologie, V, 2-4).

Soixante ans après Justin, nous retrouvons la même doctrine sous la plume de Tertullien. Au commencement de son traité du *Vêtement des femmes*, il parle de « ces enfants de Dieu qui l'abandonnèrent pour posséder les filles des hommes, lesquelles furent trop heureuses d'avoir pu plaire à des anges. » Dans le traité du *Voile des Vierges*, où il recommande de faire porter le voile aux vierges aussi bien qu'aux femmes mariées, après avoir longuement insisté sur la séduction que les filles des hommes avaient exercée sur les anges, il conclut : « Ce n'est donc pas sans raison que l'on ordonne de voiler un visage si dangereux, qui a bien pu porter le scandale jusque dans le ciel » (IV). Nous retrouvons le même thème aussi amplement développé dans le traité de *l'Oraison dominicale* (XVI) : « N'est-il pas dit (dans saint Paul) que les femmes doivent se voiler à cause des anges, parce que les anges se sont éloignés de Dieu à cause des femmes ? » — « Les astrologues, lisons-nous dans le traité de *l'Idolâtrie* (IX), sont comme ces anges déserteurs qui abandonnèrent Dieu pour rendre hommage à des femmes qu'ils ont trahies à leur tour. »

Encore au début du iv^e siècle, Lactance attribue à la luxure la chute d'un grand nombre d'anges, mais cette doctrine est déjà bien plus compliquée qu'aux temps de Justin et de Tertullien, comme on peut en juger par les lignes suivantes : « Dieu, ne voulant pas permettre que le démon, à qui dès le commencement il avait donné un grand pouvoir

sur toute l'étendue de la terre, corrompît ou dissipât les hommes qui commençaient à se multiplier, envoya ses anges pour les garder, et leur recommanda sur toutes choses de ne rien perdre de la pureté de leur nature par le commerce qu'ils entretiendraient ici-bas. Il leur défendit de faire ce qu'il savait bien qu'ils feraient, et il le leur défendit afin que, quand ils l'auraient fait, il ne leur restât aucune excuse. Le *Prince du monde*, qui a quantité de moyens de tromper, les engagea peu à peu dans le crime et les souilla par l'habitude criminelle qu'il leur fit contracter avec des femmes. Ces péchés leur ayant fermé la porte du ciel, ils tombèrent sur la terre, et, au lieu d'anges et d'envoyés de Dieu qu'ils avaient été, ils devinrent les ministres et les esclaves du démon. Les enfants qui descendirent d'eux ne furent ni de la nature des anges ni de celle des hommes, mais d'une nature qui tient le milieu entre ces deux-là. Aussi furent-ils exclus de l'enfer comme leurs pères l'avaient été du ciel. Ainsi il y eut deux espèces de démons : les démons du ciel et ceux de la terre. Ces derniers sont des esprits impurs qui sont cause de tout le mal qui se commet et qui obéissent au diable comme à leur prince. C'est pour cela que Trismégiste l'appelle *Démoniarque*, c'est-à-dire Prince des démons... Ces esprits impurs sont errants et vagabonds sur toute la terre, et n'ont rien qui les console de leur chute, que la malheureuse satisfaction de faire tomber les hommes dans le même précipice » (*Institutions divines*, l. II, 15).

De ce curieux passage, il ressort un certain nombre de points nouveaux :

1° Dès avant la chute des anges par la luxure, il existait déjà un esprit mauvais, le *Prince du monde*,

le *Démoniarque* ou chef des démons ; c'est même lui qui a entraîné les anges au mal.

2° Il y a deux sortes de démons : ceux du ciel et ceux de la terre.

3° Les enfants issus du commerce des anges avec les filles des hommes, ceux que le livre d'Hénoch nous représente comme des géants de 3000 coudées, n'étaient à proprement parler ni des anges, ni des hommes, mais des êtres intermédiaires, *également exclus du ciel et de l'enfer*. Déjà Justin, dans un passage que nous avons cité plus haut, fait des enfants des anges non des géants, mais des démons.

Comme on le voit, la doctrine simpliste du livre d'Hénoch, avec le temps, se modifiait et se compliquait. Elle allait bientôt faire place à des vues plus épurées.

Naturellement, les écrivains qui expliquaient par la luxure la chute des anges leur attribuaient une nature et une constitution plus ou moins semblable à celle de l'homme. Presque tous les Pères, y compris saint Augustin, ont admis pour les anges, même pour les bons anges, une certaine corporéité. En plein Moyen Age, saint Bernard n'est pas encore bien sûr de la complète spiritualité des anges, encore moins de celle des démons.

LE DIABLE DANS LE LIVRE DE TOBIE

A cette conception des démons considérés comme des anges dégradés par la luxure se rattache étroitement l'histoire du démon Asmodée dans le livre de Tobie. Ce charmant petit roman juif, écrit sans doute une centaine d'années avant Jésus-Christ, est à peu près contemporain du livre d'Hénoch : il n'est donc pas étonnant qu'il s'en rapproche beaucoup

par l'idée qu'il se fait des anges bons ou mauvais.

Au chapitre III, v. 7, nous lisons ces mots : « Il advint que Sara, fille de Raguel, d'Ecbatane en Médie, fut outragée par les servantes de son père, parce qu'elle avait été donnée en mariage à sept hommes et qu'un démon mauvais, Asmodée, les avait tués avant qu'ils l'eussent possédée comme leur femme ». Et plus loin, v. 25 : « Un saint ange de Dieu, Raphaël, fut envoyé pour donner comme épouse à Tobie Sara, fille de Raguel, en liant Asmodée, le malin démon ». Sur les rives du Tigre, le jeune Tobie capture un poisson monstrueux (ch. VI). « Ouvre-le, lui dit l'ange, et tires-en le cœur, le foie et le fiel, que tu mettras de côté... Si quelqu'un, homme ou femme, est tourmenté d'un démon et d'un malin esprit, il faut faire devant lui une fumigation avec le cœur et le foie, et il ne sera plus troublé. » Au terme du voyage, Raphaël rappelle à Tobie qu'il va demander pour lui la main de Sara, la fille de Raguel. Mais le jeune homme objecte : « J'ai ouï dire que cette jeune fille avait été donnée à sept maris, lesquels sont morts dans la chambre nuptiale... Je crains qu'en y entrant je ne périsse pareillement, car *elle est aimée d'un démon*, lequel nuit seulement à ceux qui approchent d'elle... Quant au démon, reprend l'ange, n'en aie pas de souci. A ton entrée dans la chambre nuptiale, prends un braisier sur lequel tu poseras du cœur et du foie pour faire une fumigation. A l'odeur seule, le démon s'enfuira pour ne plus jamais revenir. » La demande en mariage est faite, la main de Sara accordée au jeune Tobie et le dîner de noces célébré. « Le repas achevé, on conduisit Tobie vers sa fiancée. En s'y rendant, celui-ci se rappela les paroles de Raphaël, prit de la braise, y posa le cœur et le foie du poisson, qu'il fit fumer. A l'odeur,

le démon s'enfuit dans la Haute-Egypte, où l'ange le lia » (VIII). Pas plus difficile que cela, mais encore faut-il connaître la recette !

Ce démon Asmodée, qui est jaloux des charmes de Sara, qui ne peut supporter l'odeur du poisson grillé et qui se laisse lier dans la Haute-Egypte, est un être passablement grossier et matériel.

Du reste, ne jetons la pierre ni à l'auteur du livre d'Hénoch ni à celui du livre de Tobie. Il n'y a pas si longtemps que leur doctrine, tout arriérée qu'elle paraisse, s'étalait officiellement et au grand jour dans la théologie chrétienne et les documents pontificaux. Qu'est-ce en effet que les démons *incubes* et *succubes*, sinon les successeurs directs du diable Asmodée et des Fils de Dieu de la Genèse ?

LE DIABLE DANS LE LIVRE DE JOB

Tout autre, mais non moins curieuse, est l'idée que nous donne du diable le livre de Job. Ce poème moral, écrit vers le temps de la captivité de Babylone, environ 500 ans avant Jésus-Christ, antérieur par conséquent de plusieurs siècles aux livres d'Hénoch et de Tobie, fait du Tentateur un personnage beaucoup moins répugnant, et, pourrait-on dire, de bien meilleure compagnie.

Lisons le texte (*Job*, I, 6-12) :

« Il advint un jour que les fils de Dieu se présentèrent près d'Iahvé, et le Satan (l'Adversaire) vint aussi au milieu d'eux. « D'où viens-tu ? dit Iahvé au Satan. — De courir par la terre, répondit le Satan, et de m'y promener. — As-tu considéré, reprit Iahvé, mon serviteur Job, comme il n'y a personne semblable à lui sur la terre, intègre et droit, craignant Elohim, éloigné du mal ? — Est-ce pour rien,

répliqua le Satan, que Job révère Elohim ? Ne l'as-tu pas enceint tout autour, lui, sa maison et tout ce qui lui appartient ? Tu as béni l'œuvre de ses mains, et son bétail a foisonné dans le pays. Mais étends ta main et touche son bien, certes il te blasphémera en face. — Eh bien, dit Iahvé, tout ce qui est à lui, disposes-en ; seulement, ne touche pas à sa personne. » Sur ce, le Satan quitta la présence d'Iahvé » (I, 6-12).

Avec la permission, on pourrait presque dire la commission de Dieu, le Satan fait périr coup sur coup le bétail, les serviteurs et les neuf enfants de Job. Dépouillé de toute sa fortune, réduit en quelques instants de l'opulence à la misère, le saint homme n'élève même pas un murmure contre Dieu : « Nu, s'écria-t-il, je suis sorti du ventre de ma mère et nu j'y retournerai. Iahvé a donné, Iahvé a enlevé. Béni soit le nom de Iahvé ! »

Alors nouvelle comparution du Satan devant Iahvé (II, 1-8) : « Un autre jour, il advint que les fils de Dieu se présentèrent devant Iahvé. Le Satan comparut pareillement au milieu d'eux. « D'où viens-tu ? lui dit Iahvé ? — De courir par la terre, répondit-il, et de m'y promener. — As-tu fait attention, reprit Iahvé, à mon serviteur Job... comme il persiste dans son intégrité, bien que tu m'incites à son endroit pour l'engloutir sans motif ? — Peau pour peau ! répliqua le Satan ; tout ce que l'homme possède, il le donnera pour sa vie. Mais étends ta main et touche ses os et sa chair, certes il te blasphémera en face. — Voici qu'il est en ta main, dit Iahvé ; épargne seulement sa vie. »

Le Satan alors, quittant Iahvé, frappa Job d'un ulcère mauvais, depuis la plante du pied jusqu'au sommet de la tête, d'où Job prit un têt pour s'en

gratter, pendant qu'il était assis dans les cendres » (II, 1-8).

On voit que Goethe, dans le Prologue de Faust, s'est largement inspiré du livre de Job : son Méphistophélès n'est qu'une réplique du Satan.

Ce Satan de Job n'est assurément pas sympathique ; il est bien, en un certain sens, l'ange du mal et de la tentation : c'est lui qui déchaîne sur les malheureux humains les fléaux et les maladies. Mais il semble agir en cela comme un fonctionnaire de Dieu ; on dirait qu'il est le policier et le bourreau au service d'Iahvé. En tout cas, il fait grande figure : il se promène tranquillement sur la terre ; il a ses grandes et ses petites entrées à la cour du Très Haut, en compagnie des Fils de Dieu, c'est-à-dire des anges, et, semble-t-il, exactement sur le même pied qu'eux. Dans sa surprenante familiarité avec Dieu, le Satan de Job pourrait dire, comme Méphistophélès à la fin du Prologue : « J'aime à voir le vieux de temps en temps et je me garde de rompre avec lui. C'est tout à fait gentil, de la part d'un grand Seigneur, de parler lui-même au diable avec tant d'humanité. »

LE DIABLE DANS LE NOUVEAU TESTAMENT

Somme toute, le diable ne joue dans l'Ancien Testament qu'un rôle très secondaire : il y est rarement question de lui. Le serpent et les fils de Dieu de la Genèse, le Satan de Job, le démon Asmodée de Tobie, le diable de la Sagesse, quelques allusions au Satan dans Zacharie et les Paralipomènes, c'est à peu près tout ce qu'on peut relever à son compte dans l'Ancien Testament. C'est peu, et encore cer-

tains des textes qu'on invoque n'ont-ils avec le diable qu'un rapport problématique.

Cependant cette sobriété relative de la Bible juive officielle ne doit pas nous faire illusion. Depuis l'époque de la captivité, sous l'influence de la religion perse et de son dualisme, il s'accomplissait dans l'âme populaire un travail souterrain, mais intense, dont les résultats éclatent pour nous au grand jour dans tous les écrits du Nouveau Testament, Evangiles, Epîtres, Apocalypse.

L'obscurité qui enveloppe la composition des Evangiles ne nous permet pas toujours de discerner avec assurance, parmi les actions et les paroles qu'on prête à Jésus, celles qu'on peut légitimement lui attribuer. Nous ne savons très bien ni ce qu'il a fait, ni ce qu'il a dit. Mais en tout cas les Evangiles reflètent fidèlement les idées qui avaient cours pendant les trois ou quatre premières générations chrétiennes.

Or, s'il ressort des Evangiles un trait frappant et bien assuré, c'est la croyance générale au diable et à son intervention malfaisante dans les choses humaines. D'ailleurs, à cette époque, aussi bien chez les païens que chez les Juifs, toutes les maladies d'aspect un peu étrange, comme l'épilepsie, l'hystérie, et même beaucoup de maladies ou d'infirmités ordinaires, passaient pour l'œuvre des mauvais esprits. Ce n'est pas au médecin qu'on faisait appel pour les guérir, c'est à l'exorciste, que celui-ci fût païen, juif ou chrétien. Les papyrus égyptiens nouvellement découverts nous ont livré maintes formules magiques, censées efficaces contre les démons et les maladies dont ils sont cause. Et ce n'est pas seulement dans les couches populaires que ces superstitions avaient cours; elles régnaient jusque dans les classes élevées. Josèphe nous raconte le

plus sérieusement du monde que, de son temps et en présence de l'empereur Vespasien, un Juif avait, au moyen d'un anneau magique dit anneau de Salomon, chassé un démon du corps d'un possédé. Les ouvrages postérieurs des rabbins juifs, comme le Talmud et les Midraschim, sont remplis de faits du même genre. Quant aux Evangiles, il suffit de les parcourir, surtout les trois premiers, pour voir du premier coup combien était générale, profonde et pour ainsi dire naturelle la croyance aux obsessions, possessions, maladies mentales et autres, causées par les démons. Lisons, par exemple, l'histoire du possédé de Gadara (MARC, v, 2-16) :

« Comme Jésus sortait de la barque, aussitôt vint à lui, d'entre les tombeaux, un homme en esprit impur, qui avait sa demeure dans les tombeaux. Et même avec une chaîne personne ne pouvait plus le lier, parce qu'il avait été souvent lié d'entraves et de chaînes, et qu'avaient été rompues par lui les chaînes et les entraves brisées, et que nul ne pouvait le dompter ; et continuellement, nuit et jour, dans les tombeaux et dans les montagnes, il était à crier et à se meurtrir avec des pierres. Et ayant vu Jésus de loin, il accourut et se prosterna devant lui, et, criant à pleine voix, il dit : « Qu'y a-t-il entre toi et moi, Jésus, fils du Dieu très haut ? Je t'adjure par Dieu, ne me tourmente pas ! » — Car il lui disait : « Sors, esprit impur, de cet homme. » — Et il lui demanda : « Quel est ton nom ? » Et il lui dit : « *Légion* est mon nom, parce que nous sommes nombreux. » Et il le pria instamment de ne les point envoyer hors du pays. Or il y avait là, sur la montagne, un grand troupeau de porcs au pâturage. Et les démons le supplièrent, disant : « Envoie-nous aux porcs, pour qu'en eux nous entrions. » Et Jésus le leur permit ; et, sortant (de l'homme), les esprits impurs en-

trèrent dans les porcs, et le troupeau s'élança de l'escarpement en la mer, environ deux mille, et ils se noyèrent en la mer. Et leurs gardiens s'enfuirent, et ils annoncèrent la chose en la ville et aux champs. Et les gens allèrent voir ce qu'était l'aventure ; et ils vinrent à Jésus, et ils virent le démoniaque assis, vêtu et dans son bon sens, lui qui avait eu la *Légion* (de démons), et ils furent effrayés ».

Autre récit également typique dans MARC, IX, 17-27 :

« Quelqu'un de la foule dit à Jésus : « Maître, je t'ai amené mon fils, qui a un esprit muet, et quand celui-ci le saisit, il le jette par terre, et il écume, grince des dents et se raidit... — Amenez-le-moi, » dit Jésus. Et on le lui amena. Et dès qu'il l'eut vu, l'esprit agita (l'enfant) de convulsions ; et tombant par terre, il se roulait en écumant. Et Jésus demanda à son père : « Depuis combien de temps cela lui arrive-t-il ? » Et il dit : « Depuis son enfance. Et souvent il l'a jeté, tantôt dans le feu, tantôt dans l'eau pour le faire périr. Mais, si tu peux quelque chose, sois-nous secourable, par pitié pour nous. » ... Et Jésus, voyant que la foule accourait, menaça l'esprit impur, lui disant : « Muet et sourd esprit, je te l'ordonne, sors de lui et ne rentre plus en lui. » Et criant et se convulsant beaucoup, il sortit ; et l'enfant devint comme mort, en sorte que plusieurs disaient : « Il est mort. » Mais Jésus, lui prenant la main, le fit lever, et il le mit debout. »

A chaque instant les évangélistes mentionnent des miracles de ce genre et font ressortir avec une particulière complaisance le pouvoir de Jésus sur les démons. « Jésus guérit beaucoup de gens qui étaient affligés de diverses maladies et *il chassa beaucoup de démons* » (MARC, I, 34). « Il s'en allait prêchant dans leurs synagogues, par toute la Galilée, »

et *chassant les démons* » (I, 39). Cet empire de Jésus sur les démons n'est-il pas la première preuve de sa vocation messianique ? Si le royaume de Satan recule, c'est que celui de Dieu approche ! En *Luc*, xi, 20, Jésus dit aux Juifs : « Si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est donc venu à vous. »

Cette croyance aux possessions n'a point disparu avec les temps évangéliques : elle a traversé tous les âges et s'est perpétuée jusqu'à nos jours. « Les démons, écrivait Minucius Félix vers 200, troublent la vie et tourmentent le monde. »

« Ils se glissent dans le corps, comme des esprits subtils et déliés, forment les maladies, épouvantent l'âme, tordent les membres... Ces furieux, que vous voyez courir par les rues, sont agités par ces damnables esprits, ainsi que vos prophètes, lorsqu'ils se roulent et hurlent comme des bacchantes » (*Octavius*, xxvi). La grande preuve que Tertullien, vers le même temps, invoque en faveur du christianisme, c'est le succès éclatant des exorcismes chrétiens et leur supériorité sur les exorcismes juifs ou païens. Chacun sait quel rôle atroce a joué au Moyen Age, et peut-être encore plus à l'époque de la Renaissance et de la Réforme, la croyance générale aux maléficaes et à la sorcellerie, et combien de malheureux ont péri dans les flammes victimes de cet affreux préjugé. En plein xvii^e siècle, sous le ministère du grand Richelieu, n'a-t-on pas cru les Ursulines de Loudun possédées du diable, et Urbain Grandier, le curé de Loudun, n'a-t-il pas été brûlé vif, comme sorcier et instigateur de cette possession collective ? Encore aujourd'hui, l'Eglise catholique pratique des exorcismes, en particulier dans les cérémonies qui précèdent le baptême, et si l'on ne voit plus, comme aux premiers siècles, des exorcistes ambulants, fai-

sant métier de chasser les démons, l'ordre d'exorciste n'en subsiste pas moins et tout candidat au sacerdoce doit le recevoir avec les autres ordres mineurs.

LUCIFER

Le moment est peut-être venu de nous demander ce que signifient les divers noms dont on affuble l'esprit du mal. Nous les trouvons presque tous rassemblés dans le passage suivant de l'Apocalypse : « Et fut précipité *le grand Dragon, l'antique serpent*, qui est appelé *diable* et *Satan*, qui égare le monde entier ; il fut précipité sur la terre, et ses anges avec lui furent précipités. Et j'entendis une grande voix dans le ciel, qui disait : « Maintenant sont arrivés la victoire, la puissance, le règne de notre Dieu et le pouvoir de son Christ, parce qu'a été précipité *l'accusateur de nos frères*, qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit » XII, 9-10).

Le grand dragon, l'antique serpent, c'est le serpent de la Genèse, considéré maintenant non plus comme un serpent plus ou moins naturel, mais comme une sorte d'incarnation du diable. Cet antique serpent est appelé *diable* et *Satan*. *Satan* est le seul titre qu'il porte dans l'Ancien Testament ; ce mot, en hébreu, signifie *Adversaire, Accusateur*. Dans le passage que nous venons de citer de l'Apocalypse, le diable est dit « *l'accusateur de nos frères, qui les accusait devant Dieu jour et nuit.* » C'est déjà le rôle que lui prête Zacharie : « Iahvé me fit voir Josué, le grand prêtre, debout devant le maleäk d'Iahvé, et à sa gauche *le Satan, pour l'accuser* » (III, 1). N'est-ce pas à peu près la fonction du Satan dans le livre de Job ? Aux éloges bien mérités que Dieu fait de son serviteur, il

ne répond que par des insinuations malveillantes et engage avec le Très-Haut, sur le degré de constance et de fidélité de Job, une sorte de pari, cause de tous les malheurs qui fondent sur le saint homme.

Diabole est l'équivalent grec très exact de l'hébreu *Satan*; *diabolos* signifie celui qui dénigre, un accusateur, surtout un calomniateur. *Satan* et *diabole* sont donc parfaitement synonymes.

Inutile de revenir ici sur la distinction des mots *diabole* et *démon*, qui a été suffisamment expliquée au début de cette étude.

Mais le nom qui a eu la fortune la plus singulière est celui de *Lucifer*. Il s'applique, non pas à n'importe quel démon, mais seulement au chef suprême des mauvais anges, à celui qui les a entraînés dans sa révolte. *Lucifer* est le pendant de Michel : dans le grand combat qui s'est livré dans le ciel à l'origine des choses, il commandait l'armée des anges rebelles, comme Michel celle des anges fidèles.

Lucifer signifie *celui qui apporte la lumière*. On sait que la planète Vénus brille au firmament tantôt le soir, tout de suite après le coucher du soleil, et tantôt le matin, juste avant le lever du jour. Dans le premier cas, elle était appelée *Hesperos* en grec, *Vesper* en latin, c'est-à-dire *l'astre du soir*; dans le second cas, on l'appelait *Phosphoros* en grec, *Lucifer* en latin, ce qui veut dire *l'étoile du matin*.

Or un prophète inconnu, dont l'œuvre a été insérée dans celle d'Isaïe, parlant de la chute de Babylone sous les coups des Mèdes, compare le roi de Babylone détrôné à l'étoile du matin qui aurait été précipitée du ciel en terre, et le raille amèrement de sa déchéance. Voici le texte :

« Ainsi te voilà faible comme nous et devenu notre semblable. Ta hauteur est descendue aux enfers, avec le bruit de tes flûtes. Te voilà étendu sur une

couche de vers, et la vermine est ta couverture. Comment donc es-tu tombé des cieux, ô *astre fils de l'aurore*? Comment es-tu jeté par terre, toi qui tenais couchées les nations?

« Tu disais en ton cœur : j'escaladerai les cieux ; par delà les étoiles de Dieu j'élèverai mon trône. Je m'assiérai sur la montagne d'assignation, au fond du nord. Je monterai parmi les hauteurs des nues, je m'égalérai au Très Haut. »

« Et toutefois c'est dans les enfers qu'on t'a descendu, au fond de la fosse... Tu es jeté loin de ton sépulcre comme une branche pourrie, dans la foule des égorgés, transpercés par l'épée » (ISAÏE, XIV, 10-19).

Comme on le voit, il n'est pas question un seul instant d'un mauvais esprit quelconque. Cet *astre, fils de l'aurore* (dans le latin de la Vulgate : *Lucifer*, qui mane oriebaris), n'est autre que le roi de Babylone à l'époque de son éclat et de sa puissance. C'est ce monarque, maintenant déchu, qui s'écriait alors dans son fol orgueil : « J'escaladerai les cieux et m'égalérai au Très Haut ». Mais, à un moment donné, on trouva ingénieux et commode d'appliquer ce texte au chef des anges rebelles. C'est même à l'aide de ce passage, détourné de son sens primitif, qu'on a fabriqué de toutes pièces l'explication, qui a cours aujourd'hui, de la chute des anges, non plus par la luxure, mais par l'orgueil. Lucifer, nous dit-on, était le plus glorieux des esprits célestes : de là son nom de *porte-lumière* ; mais il conçut le projet insensé de s'égalier à Dieu et Michel le foudroya par ces simples mots : « Qui est semblable à Dieu ? »

Voilà par quel tour de force d'exégèse la gracieuse étoile du matin, la messagère du jour, a donné son nom de *porte-lumière, Lucifer*, au prince des ténèbres. Cette substitution hardie date des temps

mêmes du Judaïsme : car Jésus, dans l'une des paroles qu'on lui prête, semble déjà y faire allusion : « Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair, » dit-il en LUC, x, 18. Nous retrouvons la même allusion dans l'*Apocalypse* (IX, 1), où le diable est nettement assimilé à une étoile précipitée du ciel en terre : « Je vis une étoile qui du ciel tombait sur la terre, et lui fut donnée la clef du puits de l'abîme et elle ouvrit le puits de l'abîme. »

Malgré l'évidence de ces allusions, il est remarquable que le nom de Lucifer, *appliqué directement au diable*, ne se rencontre pas une seule fois dans l'Ancien Testament, ni même dans le Nouveau. C'est seulement aux temps chrétiens, et même assez tardivement, que cette appellation devint commune et prit une véritable importance.

SATAN DUPÉ PAR DIEU

Nous arrivons enfin à la dénomination la plus significative qu'ait reçue le diable, à celle que nous avons donnée comme titre à toute cette étude : *le Prince de ce monde*.

C'est dans les Epîtres de Paul et dans le quatrième évangile que nous rencontrons pour la première fois cette expression. Elle est inconnue à l'Ancien Testament. A l'époque chrétienne, au contraire, elle devient tout à fait courante sous la plume des Pères de l'Eglise. Ignace d'Antioche, vers 110, ne désigne le diable que par ce nom.

Seulement, si nous lisons attentivement le Nouveau Testament dans le texte grec primitif, nous nous apercevrons que notre locution unique : *le Prince de ce monde*, a la prétention, peut-être injus-

tifiée, de traduire à elle seule deux expressions grecques assez différentes : le prince *de ce monde*, et le prince *de cette période* (du monde). Jean emploie toujours la première formule, Paul ne connaît que la seconde.

La distinction est de conséquence. Ces deux appellations répondent également à des conceptions dualistes, mais la première, le prince *de ce monde*, est nettement gnostique, tandis que la seconde, le prince *de cette période* du monde, rappelle davantage les doctrines mazdéennes. Pour les Perses, en effet, le monde actuel, tout matériel qu'il est, n'est pourtant pas l'apanage exclusif du mauvais principe, d'Ahriman ; il relève aussi, au moins pour une part, du dieu bon, d'Ormuzd. Ahriman n'est donc pas l'unique et véritable prince de ce monde, puisqu'il en partage l'empire avec Ormuzd. Seulement ce qui est vrai, c'est que la durée totale du monde se divise en deux périodes : dans l'une, l'influence d'Ahriman est prépondérante ; le mal l'emporte, ou semble l'emporter, sur le bien ; c'est la période actuelle.

Mais le mal sera finalement vaincu, et, dans la période à venir, l'empire du monde passera exclusivement aux mains du dieu bon. Ahriman est donc *le prince de la période présente*, comme Ormuzd le sera de la période future. Chacun son tour !

Pour les gnostiques, au contraire, ce monde, par le fait même qu'il est matériel, est essentiellement et irrémédiablement mauvais ; il l'a toujours été, il le restera tant qu'il durera ; point d'alternance du bien et du mal. Le diable est donc le prince, non seulement de la période actuelle du monde, mais *de ce monde lui-même à toutes les époques de son développement*.

Comme on le voit, ces deux expressions, considé-

rées en elles-mêmes, n'ont pas tout à fait la même portée. Paul et Jean ont-ils eu conscience de cette différence ? Ce n'est guère probable. Ils ont sans doute employé ces deux termes exactement dans le même sens, chacun se servant de celui qui avait cours à son époque et dans son milieu.

La Vulgate latine a maintenu fidèlement la distinction originale du texte grec et traduit *prince de cette période du monde* par *prince de ce siècle*. Nous la suivrons sur ce point.

Voici les textes de Jean et de Paul qui nous intéressent dans la question présente : JEAN, XII, 31 : « Maintenant *le prince de ce monde* va être jeté dehors ».

XIV, 30 : « Je ne m'entretiendrai plus beaucoup avec vous, car *le prince de ce monde* arrive, bien qu'en moi il n'ait rien ».

XVI, 11 : « Le prince de ce monde est déjà jugé ! »

PAUL, I *Corinthiens*, II, 6-8 : « Nous parlons sagesse parmi les parfaits, mais point sagesse de ce siècle, ni des *princes de ce siècle* qui sont déchus, mais nous disons sagesse de Dieu en mystère, celle qui était cachée, que Dieu avait définie avant les âges en vue de notre glorification, et qu'aucun des *princes de ce siècle* n'a connue. Car, s'ils l'avaient connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de la gloire ».

Colossiens, II, 15 : « Ayant désarmé *les Principautés et les Puissances*, il les a mises au pilori, triomphant d'elles en lui ».

Ephésiens, VI, 11-12 : « Revêtez l'armure de Dieu, afin de pouvoir tenir contre les artifices du diable ; parce que la lutte n'est point pour nous contre sang et chair, mais contre *les Principautés*, contre *les Puissances*, contre *les souverains de ce monde téné-*

breux, contre les esprits de la méchanceté dans les cieux ».

(L'épître aux Ephésiens n'est pas de Paul lui-même, mais elle sort du moins de son école).

Enfin et surtout II *Corinthiens*, IV, 3-4 : « Si notre évangile est voilé, c'est parmi les perdus qu'il est voilé, parmi les non-croyants dont *le dieu de ce siècle* a aveuglé les intelligence, pour qu'ils ne voient pas la lumière de l'évangile de la gloire du Christ ».

Paul, qui n'a dans les anges qu'une confiance médiocre, puisqu'il les croit susceptibles d'être encore aujourd'hui tentés dans les églises par la chevelure des femmes, se fait des démons et de leur pouvoir une idée relativement haute. Ce sont des *Principautés*, des *Puissances*, ils sont *les souverains de ce monde ténébreux* ; leur chef est vraiment *le prince*, l'Apôtre va jusqu'à dire *le dieu* du siècle présent.

Pour Paul, comme pour les Pères qui l'ont suivi, l'histoire du monde se divise en trois périodes : la première va de la chute de l'homme dans le Paradis à la mort du Christ sur la croix ; la seconde a commencé à l'instant même de la mort du Christ et se terminera lors de son retour triomphal sur les nuées du ciel ; la troisième est celle qui suivra le jugement dernier, et celle-là sera définitive et éternelle.

Pendant la première période, le diable a régné sans conteste sur le monde et l'humanité. C'est à peine si Dieu s'était réservé un misérable coin de terre, la Palestine, et un petit peuple élu, d'ailleurs assez infidèle, le peuple juif. Tout le reste du monde, il l'avait abandonné en toute souveraineté au diable et à ses anges. C'est alors que ceux-ci se firent adorer partout : car *les dieux des nations sont des démons*, avait dit le Psalmiste. Ils sont réellement présents dans les temples où les païens viennent leur rendre un culte sacrilège ; ils animent les statues

qu'on leur consacre ; ils opèrent des prodiges extraordinaires pour mieux tromper les hommes, témoin ces innombrables ex-voto qui tapissent les murs de leurs sanctuaires et attestent la reconnaissance de ceux qu'ils ont arrachés aux périls de la mer ou des combats, ou dont ils ont guéri les maladies : car, dans leur astuce, ils envoient souvent des infirmités tout exprès pour se ménager l'honneur d'une guérison, bien facile pour eux, puisqu'ils sont la seule cause du mal. Ce sont eux qui inspirent les pythoïsses et les oracles, et leur dictent des réponses quelquefois étonnantes de vérité. Répandus partout sur la terre, dans les airs et les éléments, ce sont eux qui déchaînent les orages, les tempêtes et les cataclysmes de toute sorte, qui propagent les épidémies et tourmentent les hommes et les animaux. Ils ont fait des rois de la terre leurs créatures et les instruments dociles de leurs volontés. Jadis ils ont excité les nations contre le peuple de Dieu ; maintenant, c'est contre les Chrétiens qu'ils exercent leurs fureurs : toutes ces calomnies infâmes, qui déchaînent les persécutions, ce sont les mauvais esprits qui les ont inventées et qui continuent de les répandre. Ce sont eux surtout qui ont fait crucifier le Fils de Dieu ; mais ce beau coup, qu'ils considéraient comme leur chef-d'œuvre, a été leur suprême maladresse : car cette mort a marqué la fin de leur règne. C'est précisément en mourant que le Christ a racheté le monde : c'est lui, maintenant, qui en est le prince, Satan est déchu de son antique royauté.

Seulement, la mort de Jésus n'a aboli le règne du diable qu'en principe et en droit, pas encore en fait. L'arrêt de déchéance est porté, mais il ne sera définitivement exécuté qu'au jugement dernier. En attendant, et pendant cette seconde période, qui est la période actuelle, le diable jouit de son reste. Il

continue d'exercer sur la terre un empire ébranlé sans doute, mais encore très étendu. Et même, comme le fauve blessé qui, au moment de mourir, fait un suprême effort pour se ruer sur le chasseur, ainsi, avant le retour triomphal du Christ, Satan, terrassé, aura un violent soubresaut : ce sera alors le règne éphémère, mais terrible, de l'Antéchrist.

*premier
du X^e.*

Mais patience ! le jour de la victoire luira enfin pour Dieu et pour ses Saints. Le diable sera lié, jeté dans le lac de feu et de soufre, pour y être torturé jour et nuit pendant les siècles des siècles. Le puits de l'abîme se refermera sur lui et la porte en sera scellée pour toujours (*Apocalypse*, XX). C'en est fini maintenant du règne de Satan, de la mort et du mal ; c'est désormais le règne sans conteste de Dieu, de son Christ et de ses Saints. Telle sera la troisième période, celle qui suivra le jugement dernier et qui sera éternelle.

Jusqu'à la mort de Jésus, Satan a donc été le *prince de ce monde en fait et en droit* ; depuis lors et jusqu'à la fin du monde, il n'est plus *prince de ce monde en droit*, mais il l'est encore *en fait* ; il ne cessera vraiment de l'être qu'au jugement dernier.

Cette conception du diable comme *prince de ce monde*, mais prince maintenant déchu, au moins en droit, a subi, sous la plume d'Irénée, d'Origène et de ses disciples, une curieuse transformation. Ici, l'astucieux serpent qui s'est emparé de l'empire du monde en trompant nos premiers parents, s'en voit dépouillé à son tour par une tromperie, dont l'auteur n'est autre que Dieu lui-même. Voici la piquante histoire du diable *dupé*, telle que nous la lisons dans le *Discours catéchétique* de saint Grégoire de Nysse, le frère de saint Basile, et lui-même l'un des plus grands docteurs de l'Eglise grecque à la fin du iv^e siècle.

Dieu avait réparti entre les anges l'administration et le gouvernement des différentes zones du monde créé. Il y avait donc un ange spécialement chargé de la terre. Jusqu'à la création de l'homme, tout alla bien. Mais, quand l'ange de la terre vit sortir des mains de Dieu cette nouvelle créature, faite à l'image même du Créateur et dotée des prérogatives les plus étonnantes, il fut saisi de jalousie, et, par là, de bon qu'il avait été jusqu'à ce moment, il devint mauvais et malfaisant. La jalousie, voilà donc ce qui transforma cet ange de lumière en ange de ténèbres, ce fonctionnaire de Dieu en ennemi juré de son maître, ce protecteur attitré de la terre et de ses habitants en persécuteur acharné de l'homme. Mais comment perdre cette créature qui lui était si odieuse ? L'attaquer de front et par la violence, il n'y fallait pas songer : l'homme était le protégé de Dieu, et l'ange révolté ne se sentait pas de taille à entrer en lutte ouverte avec le Tout-Puissant. Restait la ruse. Il imagina donc d'amener l'homme, qui avait été créé libre, à désertir de lui-même le camp de Dieu pour passer dans le sien. On sait, par le récit de la Genèse, avec quelle perfide adresse il séduisit le premier couple humain, avec quelle astuce il lui dissimula, sous l'appât trompeur du plaisir, l'hameçon du mal pour le lui faire avaler. Désormais, c'est fini : l'homme a échappé à Dieu et s'est fait pour toujours, lui et sa postérité, la proie et la propriété de l'Ennemi.

Cependant, dans sa bonté, le Créateur a pitié de sa misérable créature déchue et veut la sauver. Evidemment il pourrait, par un simple acte de sa toute-puissance, l'arracher au démon. Mais Dieu respecte trop la justice et ses formes pour user d'un tel arbitraire. Après tout, le diable n'avait-il pas acquis sur l'homme un véritable droit de propriété ! Un citoyen

libre qui, volontairement et après marché débattu, se vend à un maître, devient légalement son esclave, fût-il auparavant un prince, et nul n'a le droit de le soustraire par la force à la misérable condition à laquelle il s'est lui-même réduit. C'est donc par un contrat en due forme et librement consenti que Dieu rachètera au diable son esclave volontaire, et certes il ne lésinera pas : car la rançon qu'il se propose de lui payer ne sera rien moins que son propre Fils.

Seulement il ne faut pas effaroucher le diable. S'il soupçonnait tant soit peu la présence du Fils de Dieu, il flairerait tout de suite un piège et se déroberait. Dieu fait donc incarner son Fils, qui apparaît sur la terre sous une forme humaine ordinaire, cachant ainsi sa divinité sous l'enveloppe de l'humanité.

Maintenant il s'agit d'aguicher le diable, d'attirer son attention sur le Dieu-homme, en apparence semblable aux autres mortels. C'est bien simple. Jésus opère des merveilles extraordinaires, des miracles tout à fait frappants : il naît d'une vierge, guérit d'innombrables malades, ressuscite plusieurs morts, marche sur les eaux comme sur la terre ferme, apaise d'un mot la tempête et menace directement le règne de Satan en chassant les démons. Voilà donc installée sur la terre une créature nouvelle, bien supérieure à celle qui, au temps d'Adam et d'Eve, avait déchaîné la rageuse jalousie de l'Ennemi ! Qu'est-ce que la pauvre descendance d'Adam en comparaison de l'effrayant mystère que recèle la personne de Jésus ! Le diable n'y tient plus : il lui faut, à tout prix, supprimer ce nouveau rival, bien plus dangereux que l'ancien. Si Dieu consentait à lui livrer Jésus, lui, le diable, en échange de cet échantillon unique d'une espèce nouvelle, lui

rendrait volontiers l'engeance humaine tout entière.

Dieu lui propose le marché. Enchanté et croyant avoir conclu une excellente affaire, le diable rend à Dieu la misérable postérité d'Adam et se délivre du cauchemar qui l'obsède en faisant mettre Jésus en croix. Il n'y a qu'une chose qu'il n'avait pas vue : c'est que Jésus n'était pas seulement homme, mais Dieu, et que, s'il consentait à mourir pour exécuter le marché, il se réservait de ressusciter. Le pauvre diable est donc lamentablement *roulé* et voit tout lui échapper à la fois : l'homme, qu'il a rendu à Dieu en échange de Jésus, et Jésus lui-même qui, le troisième jour après sa mort, sort du tombeau glorieux et immortel.

Mais, objectaient quelques esprits scrupuleux et chagrins, le procédé qu'on prête à Dieu est-il loyal ? N'est-ce pas de sa part une tromperie ? — Bien sûr, répond Grégoire de Nysse, c'est une tromperie, et des mieux caractérisées ! Mais c'est précisément en cela qu'éclate dans toute sa perfection la justice de Dieu. La justice, en effet, ne consiste-t-elle pas à rendre à chacun ce qui lui est dû ? Eh bien ! Dieu fait-il autre chose que rendre au diable la monnaie de sa pièce ? Il trompe le trompeur, voilà tout. Celui-ci se voit enlever par la ruse ce qu'il avait lui-même acquis par la ruse. A bon chat bon rat !

D'ailleurs, si le diable a la confusion d'avoir joué dans cette affaire un rôle passablement ridicule, il trouvera à ce léger mécompte une ample compensation. Cette rédemption, dont il a fait les frais, lui profitera à lui-même tout autant qu'à l'homme : il se convertira, reviendra à Dieu et, finalement, sera sauvé. Origène et ses disciples n'admettent point l'enfer éternel, mais seulement une sorte de purgatoire plus ou moins long. Ils rêvent d'une grande

restauration, du rétablissement définitif de tous les êtres dans l'état où ils étaient avant la chute. Il n'y aura plus alors ni diables, ni damnés, rien que des élus. Tout est bien qui finit bien !

Il va sans dire que la théologie officielle n'a pas ratifié cette réconciliation idyllique du diable et de Dieu, qui avait tant souri à l'imagination plus douce d'Origène et de Grégoire de Nysse ; pour elle, la damnation éternelle du diable et de ses anges reste un dogme acquis.

Nous pourrions poursuivre cette étude sur le diable à travers les superstitions du Moyen Age et des temps modernes. C'est un sujet inépuisable. Mais, au moment où nous sommes parvenus, c'est-à-dire à la fin du iv^e siècle, la période de l'évolution créatrice est à son terme ; l'image du diable est maintenant dessinée dans ses grands traits. Désormais, pendant que le petit peuple brodera sur ce thème ancien des fantaisies de plus en plus absurdes, les théologiens élagueront la végétation trop luxuriante des siècles passés et élaboreront peu à peu, sur les anges et les démons, cette doctrine officielle, rigide et fixe, que nous avons exposée en commençant ; on retranchera, on n'ajoutera plus.

LE PÉCHÉ ORIGINEL ⁽¹⁾

Nous avons sommairement esquissé la figure du grand Adversaire de Dieu, de celui que l'Eglise n'a pas craint de qualifier de *Prince de ce monde*. Or, comme nous l'avons déjà indiqué, c'est surtout en séduisant l'homme, en l'entraînant au péché, que le Satan a bouleversé le plan primitif du Créateur et porté un coup fatal à la créature privilégiée dont il était jaloux. Après avoir étudié l'ouvrier, il ne sera peut-être pas sans intérêt d'observer d'un peu près son œuvre essentielle, d'autant plus qu'un coup d'œil, même rapide, jeté sur le *péché originel*, nous entr'ouvre d'assez curieux horizons sur la dogmatique chrétienne.

NAISSANCE, VIE ET AGONIE D'UN DOGME

Ce n'est pas, dans l'histoire de la théologie catholique, un spectacle si banal. On voit bien les dogmes naître et se développer; on en voit quelques-uns s'arrêter et se figer dans une immobilité voisine de la mort; mais on n'en voit guère tomber pièce à pièce et mourir. A vrai dire, le dogme dont nous allons parler n'est pas mort; il ne mourra même

(1) Pour une étude détaillée et approfondie de la question du péché originel, voir les très remarquables articles de Joseph Turmel dans la *Revue d'Histoire et de Littérature religieuses*, années 1900-1903. La traduction que nous avons donnée de certains passages de saint Augustin est, dans bien des cas, celle de J. Turmel.

jamais. Car l'Eglise, prisonnière de son infailibilité, ne peut, à aucun moment, renier un dogme qu'elle a une fois professé. Aussi n'avons-nous pas parlé de mort, mais d'agonie. Ce dogme, jadis si impérieux, aujourd'hui si modeste dans ses prétentions, n'est autre que celui du *péché originel*.

Son histoire se divise en trois grandes périodes. Dans la première, qui s'étend des origines jusqu'à saint Augustin, au commencement du v^e siècle, nous assistons à sa naissance et à ses premiers développements ; mais sa croissance s'arrête assez vite, et, du 1^{er} au v^e siècle après J.-C., il reste à peu près stationnaire.

Sous la plume d'Augustin, il s'épanouit tout à coup, et, jusqu'à saint Anselme, c'est-à-dire du v^e au xi^e siècle, il règne sans conteste sur l'Eglise d'Occident : c'est la deuxième période.

Dans la troisième, du xi^e siècle jusqu'à nos jours, la théologie du péché originel abandonne peu à peu les positions qu'elle occupait depuis Augustin et, sans bruit, sans même l'avouer franchement, elle revient aux vues plus modérées de la première période.

PREMIÈRE PÉRIODE :

NAISSANCE DU DOGME DU PÉCHÉ ORIGINEL

Le dogme du péché originel a un but parfaitement déterminé : c'est de disculper le Créateur des évidentes imperfections de son œuvre, c'est de le laver des accusations d'impuissance, de maladresse et de méchanceté. Dès que l'homme commença à réfléchir, il fut nécessairement frappé de l'effrayant spectacle de misère, de cruauté, de perversité qu'offre le monde physique et moral. Mais il ne put

se résoudre à imputer à son dieu la responsabilité de tant de maux ; il aima mieux la prendre à son propre compte et se charger lui-même pour décharger le Créateur. On ne saurait montrer une générosité plus désintéressée ni qui prouve mieux la profondeur du sentiment religieux. Le but envisagé a-t-il été atteint ? Le Créateur est-il sorti justifié de ce procès que l'homme s'est intenté à lui-même ? Il est permis d'en douter, mais c'est une autre question. En tout cas, voici comment les Juifs d'abord, les Chrétiens et les Musulmans à leur suite, conçurent cette solution éminemment religieuse du redoutable problème de l'origine du mal.

Toutes les œuvres de Dieu, au sortir de ses mains, étaient bonnes. Au soir de chacun des jours de la création, Elohim, contemplant son ouvrage, constata que « *c'est bien* » (*Genèse*, I). Au sixième jour, il crée l'homme bon, immortel, heureux, et le place dans un *paradis de délices*. Assurément on ne pouvait mieux faire. Aussi la *Genèse* remarque-t-elle que, le soir de ce sixième jour, son œuvre entière achevée, « Elohim vit que tout ce qu'il avait fait était *très bien* » (*Genèse*, I, 31).

Mais, si Dieu avait créé l'homme bon et heureux, il l'avait aussi laissé *libre* : en lui conférant tant d'avantages, il voulait les lui faire mériter dans une certaine mesure. Il mit donc sa fidélité à l'épreuve en lui défendant de manger du fruit d'un certain arbre, appelé dans la *Genèse* *l'arbre de la science du bien et du mal*. L'épreuve, il faut l'avouer, était on ne peut plus bénigne ; mais elle était grosse des conséquences les plus redoutables : de la manière dont Adam et Ève la subiraient, dépendait, non seulement pour eux-mêmes, mais encore *pour toute leur postérité*, le bonheur ou le malheur. Ainsi Dieu avait mis, dans les faibles mains de nos premiers pa-

rents, le sort de l'humanité entière pour tous les siècles à venir. C'était jouer gros jeu. Aussi les choses tournèrent-elles comme on pouvait le prévoir, c'est-à-dire au plus mal : la pauvre Ève, dupée par le serpent, transgressa le facile commandement de Dieu et entraîna dans sa faute son faible mari. Et c'est fini ! Tout l'échafaudage du plan primitif de Dieu pour le bonheur de l'humanité s'écroule en un instant. Convenons qu'il était passablement fragile et en équilibre bien instable. Adam et Ève sont impitoyablement chassés du paradis de délices, condamnés à la douleur et à la mort. Toute leur postérité, qui devait être bonne, heureuse, immortelle, se trouve dépouillée de ces précieux avantages. Ayant déserté le camp divin, l'homme tombe sous le joug du diable, et il ne faudra rien moins que l'intervention de Dieu en personne pour l'arracher des mains de l'ennemi. Et cette rédemption, combien de milliers d'années ne se fera-t-elle pas attendre !

Telle est la doctrine judéo-chrétienne de la chute originelle. Son éclosion première se perd dans la nuit des temps ; elle remonte à l'époque très reculée où la féconde imagination des Sémites enfanta la légende d'Adam et d'Ève. Mais, pendant de longs siècles, cette croyance ne semble pas avoir autrement préoccupé les Juifs. Chose étrange ! à partir du troisième chapitre de la Genèse, il n'en est plus une seule fois question dans tout l'Ancien Testament hébreu. Pour en retrouver des traces incontestables, il nous faut descendre jusqu'aux approches de l'ère chrétienne, c'est-à-dire jusqu'à l'*Ecclésiastique* et à la *Sagesse de Salomon*, livres tardifs que l'Eglise a adoptés plus tard, mais que la Synagogue a rejetés.

Voici ce que nous lisons dans l'*Ecclésiastique*, XXV, 33 : « De la femme procède le commencement du péché, et grâce à elle nous mourons tous. »

C'est, comme on le voit, un simple écho de la Genèse ; il en est de même du passage suivant de la *Sagesse*, II, 23-24 : « Dieu a créé l'homme immortel, l'ayant fait une image de sa propre nature. Mais, par la jalousie du diable, la mort est entrée dans le monde. »

C'est seulement dans les œuvres juives contemporaines des commencements du christianisme que nous voyons la doctrine de la chute originelle s'épanouir et briller d'un éclat qui ne sera surpassé qu'à l'époque de saint Augustin. Citons en particulier *le IV^e livre d'Esdras*, *l'Apocalypse de Baruch*, *la vie d'Adam et d'Ève*. Ces ouvrages ont tous été plus ou moins retouchés par des mains chrétiennes, mais, pour le fond, ils restent essentiellement juifs.

Dans *le IV^e livre d'Esdras* (III, 6-7), le prophète, à propos d'Adam, adresse à Dieu ces paroles : « Alors tu les conduisis dans le paradis que ta droite avait planté avant que la terre ne fût créée, et tu ne lui imposas qu'un seul et unique commandement ; mais il le transgressa. Aussitôt tu décrétas la mort contre lui et aussi contre ses descendants. » Et, au chap. VII (116 et suiv.) : « Ceci reste mon premier et mon dernier mot : mieux vaudrait que la terre n'eût jamais produit Adam ou du moins qu'elle l'eût tenu éloigné du péché ! Car que nous sert, à nous tous, de vivre maintenant dans l'affliction et d'avoir encore à attendre, après la mort, un châtement ? Ah ! Adam, qu'as-tu fait ? Quand tu péchas, ta faute ne retomba pas seulement sur toi, mais aussi sur nous, tes descendants. »

Même note dans *l'Apocalypse de Baruch*, autre ouvrage juif à peu près contemporain du *IV^e livre d'Esdras*, c'est-à-dire écrit vers l'an 100 après J.-C. : « Adam a amené la mort dans le monde et a abrégé les jours de ses descendants » (XVII).

« Quand Adam eut péché, la mort fut suspendue sur la tête de ceux qui descendraient de lui » (XXIII).

« O Adam, qu'as-tu fait à toute ta postérité ? Et que dirons-nous à la première Ève qui, en écoutant le serpent, a précipité tant d'hommes dans la perdition, si bien qu'innombrables sont ceux que le feu dévore ? » (XLVIII, 42).

Dans la *Vie d'Adam et d'Ève*, mêmes lamentations sur la chute et ses tristes conséquences. D'un bout à l'autre de ce bizarre ouvrage, c'est Adam qui accable de reproches sa pauvre compagne, sans paraître se douter qu'il est lui-même le principal auteur de la catastrophe.

« Alors Adam dit à Ève : Que nous as-tu fait, en attirant sur nous une grande colère, c'est-à-dire la mort, qui règne maintenant sur notre race tout entière ? » (14).

« Ce que tu as fait, raconte-le à mes fils après ma mort ; car nos descendants, mécontents et exténués de travail, nous maudiront et diront : « Nos premiers parents ont attiré sur nous tous les maux ! » (44).

Si les animaux, jadis assujettis à l'homme, sont maintenant en révolte ouverte contre lui, c'est parce que Ève, la première, s'est révoltée contre Dieu. Si les bêtes féroces ouvrent la gueule pour dévorer l'homme, c'est parce que Ève elle-même a ouvert la bouche pour manger du fruit défendu. Bref, c'est elle qui est la cause du bouleversement de la nature entière. Reportons-nous au texte original. Vers la fin du livre, nous voyons Ève, en compagnie de son fils Seth, se rendre dans la région du paradis ; ils vont chercher des remèdes pour Adam malade : « Chemin faisant, Ève voit une bête attaquer son fils. Alors, fondant en larmes, elle s'écrie : Malheur à moi ! malheur à moi ! Au jour de la résurrec-

tion, tous les pécheurs me maudiront et diront : Ève n'a pas gardé le commandement de Dieu ! Et, se tournant vers la bête, Ève lui cria : Méchante bête, ne crains-tu pas d'attaquer l'image de Dieu ? Pourquoi ta gueule s'est-elle ouverte ? Pourquoi tes dents se sont-elles aiguisées ? Pourquoi as-tu oublié ton assujettissement ? Car n'as-tu pas été un jour assujettie à l'image de Dieu ? — Là-dessus la bête répartit : Ève, ce n'est pas contre nous que doivent se tourner tes récriminations et tes larmes, c'est contre toi-même ! N'est-ce pas par toi que le règne des bêtes a pris naissance pour la première fois ? Pourquoi ta bouche s'est-elle ouverte pour manger du fruit de l'arbre auquel Dieu t'avait défendu de toucher ? C'est par là que nos natures ont été transformées. Si je me mets à porter contre toi ces accusations, tu ne pourras me tenir tête. »

Telle est la doctrine de la chute originelle chez les auteurs juifs du premier siècle de notre ère ; telle nous la retrouvons dans le Christianisme naissant. Une quarantaine d'années avant pseudo-Esdras ou pseudo-Baruch, Saint Paul écrivait aux *Romains* (V) : « Par un seul homme le péché entra dans le monde, et, par le péché, la mort, et ainsi la mort passa chez tous les hommes, parce que tous péchaient... Par la transgression d'un seul, la mort a régné par un seul... D'une seule faute est résultée pour tous les hommes condamnation... Par la désobéissance d'un seul homme, tous les autres ont été constitués pécheurs. »

Comme on le voit, saint Paul, qui passe pour avoir fondé la théologie du péché originel, n'en dit pas plus sur ce sujet que les écrivains juifs de son temps. Il se tient tout simplement dans la ligne du judaïsme, il ne va pas au-delà.

On en peut dire autant des Pères de l'Eglise des

quatre premiers siècles. Nous aurons beau feuilleter les écrits de saint Irénée, de Tertullien, de saint Cyprien, de saint Ambroise, nous n'y trouverons rien qui dépasse sensiblement ce que nous avons vu jusqu'ici. Depuis l'*Ecclésiastique*, au deuxième siècle avant J.-C., jusqu'à Saint Augustin, au début du cinquième siècle, la doctrine du péché originel piétine sur place : elle existe, elle est solidement établie, mais elle ne fait aucun progrès ; elle n'est jamais qu'une répétition et un commentaire du chapitre III^e de la Genèse et de quelques allusions vagues et obscures du psaume 51 et du livre de Job.

Ici doit se placer une remarque d'une importance capitale. Ce qui, dans cette première période, préoccupe les théologiens juifs et chrétiens, ce sont les fatales *conséquences* du péché d'Adam pour sa postérité, et surtout *la mort*. Dieu avait créé l'homme pour le bonheur et l'immortalité. En péchant, Adam a perdu ces précieux avantages et a entraîné dans sa ruine tous ses descendants. Père prodigue, il a gaspillé une merveilleuse fortune et ne nous a légué qu'une affreuse misère. Nous naissons pauvres des dons de Dieu qui nous étaient primitivement destinés, nous naissons sujets du démon, auquel Adam nous a livrés. Tout cela, c'est entendu. Mais *naissons-nous coupables ?* L'enfant qui ouvre les yeux à la lumière est-il déjà un criminel méritant le feu de l'enfer ? Toute la question est là : c'est sur ce terrain que la placera saint Augustin, et il aura raison. Or, avant saint Augustin, on répondait nettement : « Non, l'enfant, au moment de sa naissance, n'est pas un coupable ; *c'est un déshérité, mais c'est un innocent* ».

Sans doute, le mot de *péché* avait déjà été prononcé, et bien des fois. Saint Paul en particulier avait écrit : « Par la désobéissance d'un seul homme,

tous les autres ont été constitués *pécheurs*. » Et, dans la *Vie d'Adam et d'Ève* (44), nous lisons : « Tu as attiré sur nous un grand fléau, la mort et le *péché* sur notre race tout entière. » Il ne manque pas d'expressions analogues chez les Pères des quatre premiers siècles.

C'étaient là des mots *dangereux*, qu'on devait exploiter plus tard. Mais avaient-ils, dans l'esprit des écrivains de cette période, la portée qu'on leur attribua dans la suite ? Evidemment non, et la preuve, c'est qu'on s'appliqua dès l'abord à en donner une interprétation qui écartait toute idée de culpabilité personnelle. Les fameuses paroles de saint Paul : « Par un seul homme le péché est entré dans le monde... par la désobéissance d'un seul, tous les autres ont été constitués pécheurs », on les expliqua en disant qu'Adam avait inoculé à ses descendants une malheureuse *propension au péché*. Un alcoolique transmet à ses enfants les tares qu'il s'est attirées par ses propres excès, sans pourtant que nous songions à taxer d'intempérance les enfants eux-mêmes au moment de leur entrée dans la vie : provisoirement au moins, ce sont des victimes, non des coupables. C'est ainsi, pensait-on alors, qu'Adam a légué à ses descendants la *diathèse du péché*, non le *péché lui-même*. En un mot, avant Augustin, on croyait à la chute, à la *déchéance originelle*, mais on ne croyait pas au *péché originel proprement dit*.

Déjà l'auteur du *IV^e livre d'Esdras* semble vouloir nous mettre en garde contre l'abus qu'on pourrait faire de ses textes. C'est un *cœur mauvais*, nous dit-il, qu'Adam a transmis à ses descendants, un cœur dont la malice est la source de tout péché. C'est seulement quand ce *cœur mauvais*, ce *mauvais germe* aura été enlevé, que l'homme redeviendra capable de faire le bien (III, 20-22).

Dans la *Vie d'Adam et d'Ève* (13), il est dit des hommes des derniers temps : « Alors ils ne pécheront plus devant Dieu, car le *cœur mauvais* leur aura été enlevé et il leur aura été donné un cœur apte à comprendre le bien et à ne servir que Dieu seul. »

Quant à l'*Apocalypse de Baruch*, si éloquente à déplorer la déchéance de l'homme, elle rejette par avance la doctrine du péché originel avec une netteté qui n'a jamais été surpassée : « Car si Adam, le premier, a péché et a amené sur tous les hommes la mort prématurée, cependant c'est chacun de ses descendants en particulier qui a attiré sur soi-même les tourments à venir, et de même c'est chacun d'eux en particulier qui a fait choix pour soi de la gloire future... Par conséquent, *Adam n'a été cause (du mal) que pour lui-même, mais chacun de nous est devenu pour soi-même un Adam* » (54).

Le *IV^e livre d'Esdras*, à son tour, développe l'idée de la responsabilité personnelle dans cette longue apostrophe : « Ah ! Adam, qu'as-tu fait ! Quand tu péchas, ta faute ne retomba pas seulement sur toi, mais aussi sur nous tous, tes descendants. Car que nous sert que l'éternité nous ait été promise, si nous avons fait des œuvres de mort ? qu'une espérance impérissable nous ait été proposée, si nous nous sommes si tristement abandonnés à la vanité ? que des demeures de guérison et de paix nous aient été préparées, si nous sommes allés nous perdre dans la terre d'exil ? que la gloire du Très-Haut doive un jour abriter ceux qui se sont gardés purs, si nous avons suivi des voies infâmes ? que le paradis doive apparaître, avec ses fruits qui demeurent éternellement et qui apportent rassasiement et guérison, si nous ne devons jamais y entrer, parce que nous nous sommes complu dans des lieux abominables ?

que le visage des hommes purs rayonne avec plus d'éclat que le soleil, si notre propre visage doit être plus noir que la nuit ? Car, hélas ! pendant notre vie, quand nous commettions le péché, nous n'avons pas songé aux souffrances qui nous menacent après la mort » (VII, 118 et suiv.).

Enfin, dans le *Testament de Nephthali*, nous lisons : « Heureux l'homme qui ne souille pas l'esprit saint que Dieu a déposé et insufflé dans son cœur ! Heureux est-il, s'il rend à son Créateur cet esprit aussi pur qu'il était au jour où il lui fut confié ! » Ces derniers mots sont la négation directe du péché originel.

Le péché qui nous rend coupables devant Dieu et nous attire ses châtiments n'est donc pas le péché d'Adam, mais celui que nous commettons nous-mêmes par notre propre initiative. Le triste héritage qu'Adam nous a légué, ce n'est pas un *péché tout fait*, pour ainsi dire, mais seulement l'inclination au mal, le *cœur mauvais*, le *mauvais germe*. Telle est la doctrine des auteurs juifs du premier siècle après J.-C. ; telle est aussi celle des Pères de l'Eglise jusqu'à saint Augustin et au-delà. Et même ceux-ci mettent, à soutenir cette thèse, une insistance si grande, qu'elle en paraît presque bizarre. Leurs longs raisonnements peuvent se résumer ainsi : Adam pécheur a transmis à ses descendants une nature mortelle ; or, une nature mortelle est sujette à des besoins de toute sorte ; ces besoins excitent les appétits et les passions, qui, à leur tour, engendrent le péché

Écoutons Théodoret, évêque de Cyr, mort vers 458, vingt-huit ans environ après saint Augustin : « Le Seigneur Dieu, ayant créé Adam et l'ayant honoré du don de la raison, lui imposa un commandement unique pour exercer cette raison. Il n'était pas possible, en effet, qu'un être qui avait

reçu en partage la raison et qui possédait la faculté de discerner le bien de son contraire, vécut sans aucune loi. Adam, s'étant laissé tromper, transgressa le commandement. Or, dès le principe, le législateur avait joint au commandement la menace du châtiment. Adam devint donc assujetti à la mort, et c'est dans ces conditions qu'il engendra Caïn, Seth et les autres. Tous donc, précisément parce qu'ils étaient nés d'un père assujetti à la mort, reçurent une nature mortelle. Or une telle nature a besoin de beaucoup de choses, d'aliments, de boissons, de vêtements, d'abris et d'arts différents. Mais ces divers besoins excitent souvent les appétits à dépasser la mesure, et le manque de mesure engendre le péché. Le divin Apôtre dit donc que, Adam ayant péché et étant devenu mortel a cause du péché, ces deux maux : (le péché et la mort), ont passé à sa postérité. La mort en effet est passée chez tous les hommes, parce que tous ont péché. Car *ce n'est pas à cause du péché de notre premier père, mais à cause de son propre péché, que chacun de nous subit l'assujettissement à la mort* » (*Commentaires sur l'Épître aux Romains, V, 12*).

On ne peut guère trouver, à côté de la doctrine de la déchéance, une négation plus catégorique du péché originel proprement dit.

On objectera peut-être que Théodoret sentait quelque peu le fagot. C'est vrai sur certains points ; mais, sur celui-ci, il était parfaitement d'accord avec toute l'Église d'Orient, et la preuve, c'est que son grand adversaire théologique, le champion de l'orthodoxie catholique au concile d'Éphèse, saint Cyrille d'Alexandrie, soutenait exactement la même thèse en termes à peu près identiques : « L'inventeur du péché, le serpent, ayant triomphé d'Adam par des artifices pervers, s'est rendu accessible l'in-

telligence de l'homme ». « Tous se sont égarés, tous se sont corrompus, » dit en effet le Psalmiste... Ayant imité la transgression d'Adam, en tant que tous ont péché, nous avons encouru les mêmes châtiments que lui... Mais on dira peut-être : Sans doute, Adam est tombé, et, n'ayant pas tenu compte du précepte divin, il a été condamné à la corruption et à la mort. Mais comment tous les hommes ont-ils été *constitués pécheurs* à cause de lui ? *En quoi la faute d'Adam nous regarde-t-elle ?* En un mot, comment nous, qui n'étions pas encore nés, avons-nous été condamnés avec lui, bien que Dieu dise : « Les pères ne mourront pas pour les enfants, ni les enfants pour les pères, mais c'est l'être vivant qui pèche, qui mourra lui-même ? » Que pouvons-nous répondre à cette objection ? — Sans doute, dirons-nous, c'est l'être vivant qui pèche, qui mourra lui-même. Mais nous sommes devenus pécheurs par le fait de la désobéissance d'Adam de la manière que voici : Adam avait été fait pour l'incorruptibilité et la vie ; il menait, dans le paradis de délices, une vie sainte ; son esprit était tout entier et en tout temps plongé dans des visions divines, son corps jouissait de la santé et du calme, tout plaisir honteux le laissait tranquille, car il n'y avait en lui aucun trouble provenant de mouvements déplacés. Mais, dès qu'il fut tombé sous l'empire du péché et eut glissé dans la corruption, les plaisirs et les impuretés accoururent prendre possession de la nature de la chair, et la loi sauvage qui sévit dans nos membres fit son apparition. La nature a donc contracté la maladie du péché par le fait de la désobéissance d'un seul homme, c'est-à-dire d'Adam. Voilà comment tous les hommes ont été constitués pécheurs : ce n'est pas parce qu'ils auraient péché avec Adam, puisqu'ils n'existaient pas encore, mais

parce qu'ils sont de la nature d'Adam, laquelle est tombée sous la loi du péché. Donc, de même que la nature humaine a contracté en Adam, par le fait de sa désobéissance, la maladie de la corruption, et que les passions sont entrées ainsi en elle, de même elle a été délivrée de tous ces maux dans le Christ » (*Commentaires sur l'Épître aux Romains*, V, 12 et 18).

Une quarantaine d'années avant saint Cyrille d'Alexandrie et Théodoret, leur maître à tous, saint Jean Chrysostome, avait écrit sur le même sujet : « Les paroles de l'Apôtre : *par la désobéissance d'un seul, tous les autres ont été constitués pécheurs*, semblent présenter une difficulté non petite... Quelle est-elle ? C'est de dire que, par la désobéissance d'un seul, un grand nombre d'hommes sont devenus pécheurs. Car que, Adam ayant péché et étant devenu mortel, ses descendants, eux aussi, soient tels, cela n'a rien d'invraisemblable. Mais que, par suite de la désobéissance d'Adam, un autre homme soit devenu pécheur, comment pourrait-on le soutenir en bonne logique ? Un homme ne mérite un châtement que s'il est devenu pécheur par sa propre initiative. Que signifie donc ici le terme de *pécheurs* ? Il me semble, à moi, qu'il signifie : *exposés à un châtement et condamnés à la mort* » (*Commentaires sur l'Épître aux Romains*, V, 19).

Ici, les termes sont un peu embrouillés, mais la pensée est très claire : pour saint Jean Chrysostome, un homme n'est vraiment et proprement pécheur que quand il a fait le mal *par sa propre initiative*. Les descendants d'Adam ne sont donc pas *coupables* du péché de leur premier père. Mais ils en subissent les conséquences, en particulier la mort, et c'est en ce sens qu'il faut entendre la qualification de pécheurs dont se sert saint Paul.